

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (de 4^{me} ou de 10 de chaque mois)
France... Un an, 30 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 38 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

SUCCÈS DES ALLIÉS SUR TOUT LE FRONT

UN RÉGIMENT D'INFANTRIE SE REND AUX PREMIÈRES LIGNES



Les derniers communiqués renforcent l'excellente impression que donnèrent ceux dont la publication fut faite dès le début de l'offensive du 1^{er} juillet. Douze villages pour le moins sont rentrés en notre possession ou en celle de nos alliés britanniques. De nombreux prisonniers, des canons de gros calibre témoignent de l'admirable élan qui animait les troupes sœurs. Sur le reste du front, les soldats français collaborent à l'œuvre des assaillants de la Somme. (Cliché Section photographique de l'Armée.)

Des femmes pour les aveugles

Il me faut encore parler des aveugles de la guerre. Ils me tiennent trop à cœur, et c'est à vous, mes chères, mes affectueuses lectrices, que je m'adresse particulièrement aujourd'hui.

Vous avez bien voulu me suivre dans les hôpitaux et les salles de rééducation. Vous savez que les aveugles y sont soignés, choqués, reconfortés. On leur apprend à lire, à écrire, à jouer aux cartes, — ils peuvent sans inconvénient montrer leur jeu, — à se servir eux-mêmes, à se secourir entre eux et, finalement, on leur enseigne un métier afin qu'ils puissent, dans l'allégresse du travail, oublier leur infirmité. On a créé de claires maisons régionales entourées de vastes jardins de fleurs où leurs narines sensibles se réjouissent des parfums et où leurs oreilles attentives se charment du chant des oiseaux. On les retiendra là jusqu'à la fin de la guerre, et au-delà, s'ils le désirent. Tout cela serait parfait s'il s'agissait de vieillards qui voudraient dans la quiétude achever le soir de leur vie.

Mais il s'agit de jeunes hommes, de gars robustes et francs qui ont à peine commencé à vivre et qui sont partis se battre, la poitrine débordant de rêves irréalisés.

Qui sait tout ce que leurs songes ont vu durant ces longues attentes dans les tranchées : une petite maison blanche, un jardinet à eux, une tonnelle de chèvre-feuille sous laquelle ils viendraient s'asseoir avec une chère compagne : Mélite, Louise, Catherine, avec qui on a dansé un jour, qu'on a oubliés ensuite — on l'aurait si jeune ! — et qui soudain réapparaissent dans la nuit, dans le froid, dans le péril, comme la promesse d'un bonheur péremptoire ?... On leur écrit demain... tout à l'heure... quand la mitraille aura cessé ; on leur dit qu'on est parti pour elles et que c'est pour elles qu'on reviendra... Ah ! Catherine, Louise, Mélite ! c'est pour défendre votre futur foyer, votre air sonore et la maisonnette blanche, qu'on bondit de la tranchée et qu'on s'élance avec fureur... Puis c'est de nouveau la nuit, — pourtant il faisait grand jour, — un vertige atroce, une angoisse intolérable... La mort, sans doute ? Non, pis : les éternelles ténèbres, tandis qu'on sent distinctement que tout le monde, autour de vous, respire de la clarté. Alors, vous aussi, ô tendres rêves, ô caressantes images, vous sombrez à jamais dans l'obscurité !

Ils sont aveugles, et ils ont vingt ans ! O filles de France, ô vous dont l'âme est plus douce qu'aucune autre âme de femme, est-ce que vous laisserez trébucher sur le long, long chemin solitaire, vers la vie glaciale et sans foyer, les jeunes héros qui ont donné leurs beaux yeux pour l'amour de vous, de vous et des espoirs charmants qui sont la patrie française ?

N'avez-vous pas pitié de leur infortune ? Ne tendrez-vous votre main charitable pour guider leurs pas chancelants ? O consolatrices supérieures, n'ouvrez-vous pas vos bras à leur solitude et à leur désespoir ?

Mais qui parle de pitié et de charité ? C'est votre tendresse qu'il faut leur donner, la donner d'un cœur exalté.

Car, à vous parler franchement, pratiquement, croyez-vous qu'un jeune aveugle soit un si mauvais parti ?

Je vous ai dit que ce sont de beaux gars qui se sont vaillamment battus. Sur leur solide poitrine brillera la croix de guerre ou la médaille militaire, et peut-être les deux. Ils auront une pension de l'État, un métier ; ils gagneront bien leur vie. Et comme ils sauront vous chérir ! Les pensées, les désirs qui, chez les autres hommes, s'en vont par les yeux, ils les concentreront sur vous seule ; vous serez leur unique bien-aimée. Vous n'avez pas à craindre leur inconstance. Toujours vous les retrouverez assis, en hiver, près de lâtre ; et, en été, sur le seuil de la porte, écoutant vos pas espérés. Vous serez toujours pour eux la plus jolie ; vous resterez jeune éternellement, puisqu'ils ne verront ni vos rides, ni vos cheveux blancs, ni votre taille courbée. Et vous aurez de beaux enfants, dans lesquels resplendiront les yeux morts de leur père, les grands yeux pleins de mystère que vous n'avez pas connus.

Voilà donc une famille heureuse, et vous, ô innombrables filles à marier, — il y en aura bien plus après la guerre, — filles timides ou délaissées, ou un tantinet deshéritées, vous aurez un but dans la vie, vous trouverez à utiliser votre stérile dévouement.

Mais il faudrait que l'aveugle, lui surtout, ait toutes les garanties d'un tel mariage, qu'il puisse compter sur la fidélité de sa compagne et sur sa durable affection. Il ne peut pas correspondre avec elle, ni voir son image, ni prendre de renseignements. Alors je propose une chose : fonder une nouvelle œuvre : l'Œuvre des femmes pour les aveugles. Des personnes sérieuses se chargeront de vérifier les offres et

les demandes, de mettre en rapports les deux parties, par téléphone peut-être — la voix, pour un aveugle, c'est toute une âme, — et, si la voix agréée, de fournir des renseignements honnêtes et véridiques sur l'extérieur de la prétendante, qui, elle, pourra consulter les photographies envoyées par les hôpitaux.

Est-ce que cela vous scandalise ? Trouvez-vous ma proposition si déraisonnable ? Réfléchissez, mes chères lectrices !

Ah ! combien de lettres n'ai-je pas reçues de « femmes seules » : « J'ai trente ans, je suis frémillante de vie et de besoin d'aimer. J'ai un emploi, mais pas de relations. Comment faire pour trouver un mari ? »

Ma réponse, la voici : choisissez un aveugle (que la femme soit un peu plus âgée que l'homme ne constitue pas un obstacle. Au contraire : elle n'en serait que plus maternelle). Il n'y a pas de honte à concilier une bonne action avec son propre bonheur.

Et puis, l'amour ne fut-il pas toujours aveugle ?

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Je ne crois pas qu'on ait besoin d'enseigner la patience aux Français... Voilà deux ans que ce peuple, décidément étonnant, fait preuve d'une des vertus qui paraissent le moins conciliables avec le caractère qu'on lui attribue ; mais c'est peut-être aussi que ce caractère s'était modifié avec le temps sans qu'on s'en aperçût : les races, comme les gens, changent en avançant en âge.

En tout cas, la France a le droit de prétendre à la belle devise de Guillaume le Taciturne : « Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. » Voilà vingt-quatre mois qu'elle offre le plus magnifique exemple de l'énergie et du sang-froid. Et à cette heure où de toutes parts, en vérité, l'horizon semble s'éclaircir, on peut être sûr qu'elle ne se laissera pas plus aller à un brusque optimisme qu'elle n'avait perdu courage aux heures noires.

Je ne dirai pas que l'opération en cours dans le Nord est une opération de père de famille : cela serait excessif ! Mais c'est une opération à longue échéance. Elle se fait le plus possible, et le plus longtemps possible, avec des machines, des énormes canons, et l'idéal serait même que les hommes n'arrivassent que pour prendre livraison de ce que les machines ont produit, — si l'on peut employer ce verbe quand il s'agit de destruction. La livraison faite, on transporte les outils en avant, et on recommence. Tout cela prendra du temps, pas mal de temps, pendant lequel les sublimes combattants de Verdun continuent à acrocher l'ennemi : sans eux, rien n'aurait été et rien ne serait possible.

On avait parlé jadis du « rouleau à vapeur » russe. Ce qui fonctionne en ce moment, c'est un « rouleau à abus ». Il ne peut marcher qu'à une vitesse très lente.

Pierre Mill-

C'est un peu à tort qu'on a incriminé les longues guêtres en cuir des chaussures féminines. Ce cuir, mince et souple, ne pourrait être utilisé par l'intendance militaire, qui ne réquisitionne pour les « godasses » que les cuirs épais. Il n'en est pas de même de la semelle des Parisiennes, qui gaspille les munitions de la semelle du poilu.

En avant donc pour la semelle de bois !

Elle sera très pratique sur le macadam mouillé, et fera entrer la bourrée dans le cycle des danses parisiennes. Par exemple, ces semelles de bois toc-toc-queront un peu trop fort lorsque nos élégantes courront à leurs bonnes œuvres. Mais peut-être ce léger inconvénient ne sera-t-il pas pour les gêner tout à fait !

Mondanités ! Il s'agit du dernier costume du kronprinz. On sait que, suivant l'exemple paternel, ce jeune prince aime à changer souvent de veste.

Donc, fatigué de faire figure de « hussard de la mort », l'héritier du trône d'Allemagne vient d'essayer l'uniforme d'un grenadier de Frédéric II. En voici la description : de longues manchettes retombent sur les doigts, et un jabot à flocons orne le devant de chemise. Avec cela, figurez-vous un bonnet en forme de pain de sucre, tout garni de bandes de cuivre, et si petit qu'il tomberait au moindre mouvement de la tête, s'il n'était attaché dans les cheveux par un ruban. (Son Altesse a-t-elle, pour la circonstance, mis perruque poudrée ?) Ce ruban rejoignant la queue, il y a une attitude qu'il convient de garder pour l'empêcher de faire la « coqueluche » ; et le grenadier tient toujours la tête baissée, comme un bœuf qui va à la charge.

Si, ainsi affublé, le kronprinz se présentait devant Verdon, quel éclat de rire parmi nos poilus !

L'Égypte, qui fut toujours un pays de haut faste, ne veut pas que l'Histoire d'aujourd'hui ait rien à envier au temps de Cléopâtre et des Pharaons.

La situation d'Alexandrie, par exemple, est encore privilégiée aujourd'hui. C'est l'oasis merveilleuse sur le passage des Indes et de l'Australie. Des milliers d'officiers et de soldats y séjournent et s'y relaient.

Aussi s'est-il formé là un centre mondain de villégiature et de plaisir, et qui a été consacré par la présence du sultan.

C'est, paraît-il, une sorte de Deanville exotique où les costumes sont extravagants et les loyers hors de prix.

C'est l'oasis sur le passage des Indes. Il ne manque là-bas que quelques Parisiennes. Savez-vous comment on les remplace ? On reproduit grandeur nature les photographies de nos artistes en vogue et on les colle sur des silhouettes de bois qui sont placées dans les magasins à la mode.

C'est ainsi que l'on voit toute la journée Mme Réjane chez le pâtissier et Madeleine Roch, en péplum, dans la boutique d'un marchand d'objets d'art...

Le concours de piano du Conservatoire a révélé, parmi nos futures artistes, une certaine façon de jouer qui porte bien l'empreinte de la guerre, et qui, sans nul doute, lui survivra.

Il y a encore très peu de temps, le comble du chic consistait à s'affaler sur son piano, à laisser courir ses mains avec une nonchalance apprise. En un mot, on feignait d'être « accablé » par l'inspiration, et de s'abandonner à une langueur toute romantique.

Aujourd'hui, en dépit des toilettes 1830, l'allure générale des concurrentes du Conservatoire est devenue très vingtième siècle. Le buste se tient plus droit ; l'attaque du morceau est plus franche ; et le jeu, d'un bout à l'autre de l'exécution, témoigne d'une célérité simple et hardie. Foin des « grimaces » !

Question d'ambiance ! Les jeunes virtuoses, découvrant dans les rangs du public des soldats et des mutilés, ont en horreur de se montrer moines, et ont joué comme sur le front !

Un grand fournisseur d'équipements civils et militaires, vient de créer une arme de tranchée. Elle consiste en une courte tige de bambou terminée d'un côté par une courroie de cuir et de l'autre par un fort écrou d'acier octogonal.

Bien emmanchée au bout d'un bras vigoureux, cette massue nouveau modèle est une arme dangereuse et terriblement efficace dans les corps à corps de la tranchée. Elle a fait ses débuts entre les mains d'un officier anglais devant Ypres...

Le Veilleur.

Les progrès de l'offensive franco-britannique

Brillants succès de nos troupes qui, en un point, ont atteint la troisième ligne allemande

NOS ALLIÉS S'EMPARENT DU VILLAGE DE LA BOISSELLE

Notre offensive se poursuit avec un plein succès, et nous n'en sommes encore, ne l'oublions pas, qu'à la troisième journée.

Au nord de la Somme, nous progressons aux abords d'Hardécourt et au delà de Curly sans que l'ennemi, épuisé, ait renouvelé ses contre-attaques. Au sud, nous avons occupé sur 5 kilomètres de longueur les deux lignes de tranchées qui forment, appuyées sur des villages fortifiés, la seconde position. L'un de ces villages, celui d'Herbécourt, situé à peu près au milieu de ce secteur, est déjà tombé entre nos mains; aux deux extrémités, nous tenons, dès hier soir, le bois de Méreaucourt, près de la Somme, et les lisières du village d'Assevillers. Dans la journée d'hier, nos succès se sont développés encore : nous avons pris Assevillers, Estrées, Feuillères et Buscourt, sur la

lassitude et les visions de terreur dont ils demeureront hantés.

C'est ainsi que les pertes subies sur un point retentissent progressivement sur l'armée entière. A mesure que régiment après régiment est envoyé en releve, puis mis au repos après épuisement de ses forces, la fatigue et la démoralisation se propagent. Sans ce facteur d'usure, aucune bataille, dans la guerre de positions, ne se terminerai jamais, puisque, théoriquement, il est toujours possible à la défense de se retrancher en arrière de la position prise. Mais les retranchements sont gardés par des hommes, et un moment vient où ces hommes ne sont plus capables de s'y maintenir, ou, comme on dit en langage technique, de « s'accrocher au terrain ».

Les Allemands comptaient que ce moment viendrait promptement pour la défense de Verdun. Ils se sont trompés. Au cinquième mois de la bataille, nous sommes encore capables non seulement de résister, mais de mener des contre-attaques victorieuses, comme on l'a vu à la cote 304, à l'ouvrage de Thiaumont et, hier encore, à l'ouvrage de Dambloup.

Nous ne prétendons pas, de notre côté, parvenir à user l'armée allemande en quelques jours ni en quelques semaines. Mais nous y mettrons tout le temps qu'il faudra, et nous avons la ferme espoir de réduire l'adversaire par la sagesse et la précision de nos méthodes, par la patience et le courage de nos soldats.

Moins heureux que nous, les Anglais ne sont arrivés d'abord à progresser jusqu'ici qu'à leur aile droite. Ils ont été arrêtés à gauche par de fortes contre-attaques. Il n'y a là rien qui doive nous inquiéter. Ce qui eût été surprenant, c'est qu'une offensive de cette étendue réussit à la fois et du premier coup sur toute la ligne. Mais nos alliés sont aussi résolus que nous-mêmes. Ils poursuivront la tâche commencée; ils s'observeront aussi longtemps qu'il faudra pour obtenir le résultat cherché. Les remarquables faits d'armes qu'ils ont accomplis à leur aile droite en enlevant les puissantes organisations de Montauban, de Mametz et de Fricourt nous sont une sûre garantie de l'avenir réservé à leur action. Et déjà ils viennent d'étendre leur progression vers le nord en enlevant, après de violents combats, le village de La Boisselle, au sud de la route d'Albert à Bapaume, et les premières défenses du village d'Ovillers, au nord de cette même route.

Les reconnaissances signalées par les communiqués anglais et français au nord et au sud du front d'attaque sont des indices d'activité qu'il faut retenir, et pour le moment méditer en silence.

Jean Villars.

NOS GRANDS CHEFS



LE GÉNÉRAL MARCIAN
Ayuntamiento de Madrid

NOTES D'UN TÉMOIN

La bataille de la Somme

Avant la bataille

Un jour mélancolique d'orage; de gros nuages traînent et s'allongent dans le gris que perce soudain un rayon de soleil trop chaud. La pluie tombe en gouttes larges et sonores sur les chaumes; de la boue, des flaques d'eau jaune, un voile mouillé sur les collines et par les routes, dans la ville, dans les bourgs, une étonnante animation, toute l'activité de la guerre.

Les camions roulent avec fracas, les autos passent dans une pétarade de moteurs, les colonnes d'infanterie se suivent, les bivouacs succèdent aux bivouacs, d'innombrables chevaux à l'attache s'alignent, tête basse, méditatifs et résignés sous la pluie.

Cette vie inaccoutumée, ce trafic invraisemblable de circulation effare et reluit l'esprit; les images s'y entassent et produisent une sorte d'hébétément. Il faut faire un effort pour saisir que ce déchaînement a été voulu et organisé, que tout le spectacle est réglé, que tous les rouages en sont dirigés. Et cependant, ce qu'on voit n'est que le prélude.

La revue du général en chef

Depuis des semaines, l'état-major travaillait à cette tâche; la préparation de la bataille. Aujourd'hui, le général en chef peut venir constater le résultat de l'effort; on sera prêt à la date fixée. Mais ce n'est pas assez pour lui de commander les états-majors, de fixer les plans, d'inspecter les travaux et le terrain; il a voulu voir encore les suprêmes ouvriers de la guerre, ceux qu'on nomme dans l'armée les exécutants; il passera une revue des troupes.

Ici, au flanc d'une colline, les bataillons sont rangés en carrés bleuâtres; les enfants sont accourus, émerveillés; quelques femmes attendent en causant. Le général paraît, suivi du commandant de l'armée et de son état-major. Il passe devant le front, remet des décorations, salue longuement, embrasse d'un long regard chefs et soldats, s'éloigne.

Ailleurs, la troupe est massée près d'un village dont les habitants font un nombreux public. Encore le général en chef contemple, félicite et récompense.

Les carrés s'ébranlent pour défilier et tandis que les drapeaux s'inclinent, leurs couleurs éclatent sous un frais soleil.

Les aviateurs

La bataille va s'engager. Il faut que l'ennemi ignore nos préparatifs et nos dispositions, qu'il soit enfin privé de ses yeux, et les yeux d'une armée, ce sont ses aviateurs et ses ballons observatoires que les Allemands nomment *drachen*; ils ne verront rien des mouvements de nos troupes et les réglages de son artillerie seront presque impossibles.

Pour la réalisation du plan offensif, la maîtrise de l'air est d'une grande importance; c'est à l'aviation de l'assurer. La nôtre a bien rempli sa tâche; depuis deux jours il n'est pas une saucisse allemande qui paraisse à l'horizon!

Le 28 juin, à 8 h. 30 du matin, plusieurs appareils français avaient pris l'air avec mission de détruire tout ballon rencontré. En moins d'une heure la chasse était faite. Le lendemain, dans l'armée anglaise voisine de la nôtre on comptait onze saucisses au tableau. Mais que de péripéties dans l'affaire! Le premier, un tout jeune pilote au visage d'enfant limide, joint le ballon qui lui a été désigné, lance, moteur ralenti, et l'atteint à vingt mètres; mais l'observateur allemand n'a pas attendu le choc! Certain du sort, il s'est jeté hors de sa nacelle avec son parachute et vient s'écraser à terre en même temps que les débris enflammés du ballon, tandis que l'avion français dessine des orbes dans le ciel.

Un autre pilote a manqué le but avec ses projectiles spéciaux, mais il n'abandonne pas pour cela; il revient sur l'Allemand et le descend avec sa mitrailleuse.

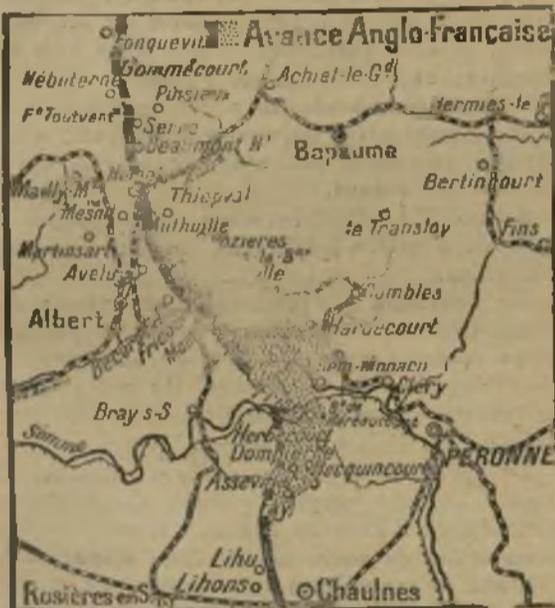
Un troisième, plus malchanceux, n'arrive pas à découvrir sa proie; la saucisse a été prudemment ramenée à terre avant qu'il pût l'abattre. Mais il n'entend pas être venu pour rien; il croise dans les lignes allemandes; apercevant un avion ennemi, il l'aborde, lui lâche ses fusées et l'appareil disparaît.

Le soir il n'y a pas dans l'air un ballon ennemi et nul pilote allemand ne s'aventure hors de ses lignes.

Les artilleurs

Depuis trois jours, les artilleurs sont à la fête. Ils font l'admiration des fantassins. C'est un vacarme continu, formidable et jamais l'ennemi n'a connu « Trommelfeuer » plus puissant. Les 75 crachent de toute leur âme et dévorent les munitions; dans la boue s'amassent d'énormes tas de cuivre. Les 155 les surpassent sur leurs grandes roues et tous les calibres de l'artillerie, canons et mortiers sont dans la danse; il y en a de longs montés sur voie ferrée et dont la gueule menace le ciel; il y a là des minces, des courts, des pointus et des colosses qui font trembler la terre et l'air autour d'eux. Peinturlurés de vert, de gris, de jaune, ils ressemblent à de monstrueux serpents, et quand on ouvre leur culasse pour y engouffrer les projectiles et les gargousses pareilles à des sacs, on songe à quelque infernal creuset.

Les fantassins viennent contempler les pièces. « Il



Somme, et, dépassant la deuxième ligne, poussé jusqu'à Flaucourt, à 1.500 mètres à l'est, dans la troisième position de l'ennemi. La situation dominante de ce village nous fournit un point d'appui de premier ordre.

Plus au sud nous approchons du village d'Estrées, intermédiaire entre la première et la deuxième position.

On sentira mieux encore la valeur de ces beaux succès si on se souvient que notre offensive de Champagne, après des débuts non moins brillants, était arrêtée dès le deuxième jour devant la seconde position de l'ennemi, qu'elle ne parvenait pas à entamer sérieusement.

Plus importante encore que le gain de terrain est la proportion des pertes subies par l'ennemi. Notre bombardement a été dirigé non seulement sur les tranchées de la première position, mais aussi un peu en arrière; les boyaux et les chemins obstrués par où passaient les différentes cordées sont devenus impraticables; les postes de commandement eux-mêmes, malgré leur protection extraordinaire, ont été broyés ou ensevelis sous les éboulements. La garnison des tranchées, déjà fort éprouvée par les ravages de nos obus, s'est vue en outre privée de toute communication avec le reste du monde; elle n'a plus reçu ses vivres, ni ses munitions; elle n'a plus reçu d'ordres, ce qui, pour un soldat allemand rompu à la discipline, est une cause puissante de démoralisation.

Quand l'assaut a été donné, notre tir a empêché les hommes des tranchées voisines de se porter au secours, comme le règlement de toutes les armées le prescrit. Il n'est de troupe si bien aguerrie qui résiste à de telles épreuves; à plus forte raison des régiments composés surtout de jeunes recrues comme ceux qui forment aujourd'hui la plus grande partie de l'armée allemande. C'est pourquoi, sur une quarantaine de bataillons qui nous étaient opposés, trente et un ne sont plus que des débris informes qu'il faudra ramener à l'arrière et refondre, pour leur rendre quelque énergie, en des unités fraîchement constituées. Encore y apporteront-ils leur

faut les leur laisser voir, a dit le général commandant l'artillerie de l'armée, cela augmente leur confiance. » Les fantassins sont enchantés : « Qu'est-ce qu'ils prennent, les Boches ! » font-ils et ils se réjouissent autour des canons et forment un cercle de spectateurs.

Ainsi, avant la bataille, les soldats de France, pareils à eux-mêmes, ont toujours le même cœur. Ils ne font pas de grands rêves et ne dissertent pas sur ce qui leur échappe; ils demeurent résolus, simples et gais. Ils ont appris la guerre et ils ont confiance. Comment le spectacle qu'ils ont sous les yeux ne leur donnerait-il pas confiance ?

Les Allemands s'étaient vantés de prendre Verdun et de ruiner du même coup les projets de la France et son armée; mais ils n'ont pas pris Verdun et l'armée française est là, plus puissante et mieux outillée qu'hier. Partout sont les marques du progrès, de l'organisation, de la méthode, du travail sagement accompli.

La nuit est venue, couvrant les suprêmes préparatifs. Les convois passent toujours, s'étendent indéfiniment en files lumineuses. Le bruit du canon s'enfle et redouble, et sur les routes, les phares jettent une lumière fantastique sur le magnifique cortège des troupes qui vont au combat.

AUTOUR DE LA BATAILLE

Le correspondant spécial du Times, qui a assisté à la bataille de samedi, écrit :

Un officier d'état-major anglais qui se trouvait au point de liaison sur l'extrême droite, entre les troupes anglaises et françaises, rapporte que la marche française dans la matinée fut magnifique. Les troupes de nos alliés avançaient, défilant comme à la parade; elles emportèrent brillamment la première ligne du front allemand et la dépassèrent pour la parade; elles emportèrent brillamment la rent presque sans arrêt.

LONDRES, 3 juillet. — Le correspondant du Daily Chronicle au front britannique adresse à son journal un récit des dernières heures qui précéderont la bataille. Il décrit en ces termes la descente des bataillons anglais aux tranchées :

Brusquement, derrière nous, nous entendîmes le pas lourd des détachements qui s'avançaient. Il faisait encore trop sombre pour que je puisse clairement distinguer la figure de ces hommes qui allaient se battre. Ils étaient coiffés de casques d'acier et portaient un lourd paquetage. Ils marchaient d'un pas cadencé en chantant. Quelques-uns jouaient sur des harmonicas des airs de music-hall, d'autres sifflaient des chansons populaires et même la Marseillaise.

Parfois à la lumière d'une fusée, on distinguait leurs traits. C'étaient de rudes figures anglaises rasées, aux traits nets, avec des yeux jaunes, un peu naïfs et sans effroi.

En passant, un jeune officier, nous dit : « Bonne nuit ! » Nous fumes émus de ce salut envoyé dans l'ombre par un de ces braves hommes qui descendaient à leurs tranchées ayant consenti à tous les sacrifices.

Je remarquai que les sentinelles françaises et les soldats français s'empresaient de saluer nos officiers. Tous comprenaient que les Anglais allaient attaquer et que le jour de l'armée anglaise était venu. C'était un vieil esprit de confraternité militaire qui faisait porter à ces vieux poilus leur main ridée à leur képi en disant aux soldats anglais : « Bonne chance, camarades ! »

Le récit d'un combattant anglais revint, diffusé à Londres, dit le Daily Sketch, aussi bien, à donner une idée de ce que fut l'attaque des tranchées :

Mon régiment, raconte-t-il, reçut l'ordre, vendredi, dans l'après-midi, de prendre position près du front. L'artillerie tonna pendant toute la nuit. Le lendemain, à 6 heures du matin, nous étions déjà prêts à entrer en action, mais l'artillerie continua son tir pendant une heure encore. A ce moment, nous franchîmes le parapet pour nous diriger vers l'endroit où nous pensions trouver les tranchées allemandes; mais celles-ci avaient cessé d'exister, elles ne constituaient plus qu'un amas de débris informes.

Pour mon compte, je n'allai pas bien loin avant de rouler sur le sol. Mais aussi longtemps que je fus debout, je n'ai pas constaté un seul coup de feu venant des tranchées allemandes.

Tous les Allemands restés dans les tranchées étaient morts, et j'ai passé sur des monceaux de cadavres.

En fait, nous n'avons pas chargé sur les tranchées, qui n'existaient plus; mais ce que nous avons été obligés de prendre d'assaut n'était que les trous faits par nos obus, où les Allemands s'étaient réfugiés avec des mitrailleuses et d'où ils nous saluaient avec une pluie de mitraille jusqu'à ce qu'un de nous pût s'approcher d'assez près pour lancer une grenade au milieu du trou.

Après quoi, une forte explosion se produisait, puis le silence : tout était fini.

Naturellement, nous n'avions pas toujours un grenadier sous la main. Dans ce cas, une douzaine de nos hommes cernaient le trou, dans lequel ils sautaient tous à la fois. C'était alors, durant les quelques minutes qui suivaient, un amas d'hommes hurlant et s'entrechoquant à coups redoublés.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Du Lundi 3 juillet (701^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au nord de la Somme, l'ennemi n'a fait aucune tentative au cours de la nuit sur les positions que nous avons conquises et que nous organisons.

Au sud de la Somme, la lutte s'est poursuivie avec un plein succès pour nos armes dans la soirée d'hier et dans la nuit.

Nous avons entièrement occupé, sur un front de plus de cinq kilomètres, les deux lignes de tranchées de la seconde position allemande depuis le bois de Méréaucourt, qui est à nous, jusqu'aux abords immédiats d'Assevillers. Entre ces deux points, nous avons enlevé, au cours d'un brillant combat, le village d'Herbecourt, organisé défensivement par l'ennemi.

Plus au sud, nous avons progressé vers Assevillers, dont les lisières nord et ouest sont entre nos mains. Au nord du village d'Estrées et entre Estrées et Assevillers, nos troupes ont réalisé de sérieux progrès.

De nouveaux prisonniers et des pièces d'artillerie lourde, dont le compte n'est pas encore établi, ont été capturés par nous au cours de ces dernières actions.

D'après les renseignements qui nous sont parvenus, nous avons identifié sur le front d'attaque français du 1^{er} juillet un peu plus de trente-neuf bataillons allemands. Au dire des prisonniers, trente et un de ces bataillons, ayant subi des pertes très importantes, sont complètement désorganisés.

La plupart des prisonniers faits par nous dans les journées du 1^{er} et du 2 sont d'une grande jeunesse. De l'ensemble de leurs interrogatoires, il résulte que notre préparation d'artillerie a été extrêmement efficace, non seulement en anéantissant les organisations défensives, mais en supprimant toutes les communications latérales vers l'arrière et tout ravitaillement, et en rendant impossible l'exercice du commandement.

Pendant les actions d'artillerie préparatoires à l'offensive, notre aviation a incendié treize ballons captifs allemands et deux dans la journée du 1^{er} juillet. Pendant l'attaque, nos avions de chasse ont été maîtres du front; neuf avions ennemis seulement se sont montrés dont aucun n'a franchi nos lignes; l'un d'eux a été détruit.

Au sud de l'Avre, dans les régions de Dancourt et du bois des Loges, nos reconnaissances ont pénétré dans les tranchées allemandes qu'elles ont nettoyées à la grenade.

Dans la région de Lassigny, coup de main réussi sur une tranchée ennemie au bois Verlot (près de Canny-sur-Matz). Une autre de

nos patrouilles a fait des prisonniers dans la région de Moulin-sous-Touvent.

En Champagne, une de nos patrouilles a fait quelques prisonniers aux environs de Prunay et a ramené une mitrailleuse.

Sur la rive gauche de la Meuse, nuit relativement calme, sauf un bombardement de nos positions à l'ouest de la cote 304.

Sur la rive droite, ce matin vers 3 h. 30, après un violent bombardement, les Allemands ont lancé une forte attaque sur l'ouvrage de Damloup, dont ils se sont emparés. Mais notre contre-attaque, déclenchée peu après, les a complètement refoulés et a repris l'ouvrage, qui est en notre possession.

VINGT-TROIS HEURES. — Au nord de la Somme, où la situation reste sans changement, on ne signale aucune action d'infanterie au cours de la journée.

Au sud de la Somme, nos troupes, poursuivant leurs succès à l'est du bois de Méréaucourt, se sont emparées ce matin du bois du Chapitre et du village de Feuillères.

Plus au sud, Assevillers, centre d'une puissante organisation défensive allemande, a été attaqué et enlevé par notre infanterie après un brillant assaut.

Au sud d'Assevillers, nous avons conquis la seconde position allemande jusqu'aux abords d'Estrées.

Au cours de l'après-midi, nous avons dépassé la seconde position allemande et nous nous sommes emparés de Buscourt (est de Feuillères) et de Flaucourt. En cet endroit, le terrain conquis par nous atteint une profondeur de cinq kilomètres.

Des détachements de renforts ennemis, signalés dans la région de Belloy-en-Santerre et d'autres à l'est de Flaucourt, ont été pris sous le feu de notre artillerie et dispersés.

Dans le matériel tombé entre nos mains, on a pu dénombrer jusqu'à présent sept batteries dont trois de gros calibre, une quantité de mitrailleuses et de canons de tranchée. D'autres batteries logées dans des abris casematés, et plusieurs dans Herbecourt n'ont pu encore être dénombrées. Le chiffre des prisonniers valides faits par les troupes françaises dépasse actuellement huit mille.

Sur les deux rives de la Meuse, aucune action d'infanterie. Activité moyenne de l'artillerie sur la rive gauche. Sur la rive droite, bombardement violent de la région de la côte du Poivre, des secteurs de l'ouvrage de Thiaumont et de la batterie de Damloup, qui n'a plus été attaquée par l'ennemi au cours de la journée.

Les communiqués britanniques

3 JUILLET. — 13 heures. — La lutte est toujours très vive au sud de l'Avre. Nous avons conservé toutes les positions conquises par nos troupes. L'action a été particulièrement violente vers la Boisselle et Oviliers. Nous sommes entrés, hier, dans la Boisselle, où la lutte continue. Vers Oviliers le combat s'est déroulé avec des alternatives de succès. Notre attaque ce matin à la première heure nous a fait gagner une partie des défenses ennemies. Quatre cents nouveaux prisonniers ont passé dans nos postes de triage.

Nous avons été très actifs hier. Au début de la journée, des groupes importants d'aéroplanes ennemis ont tenté une action offensive en deçà de nos lignes. Toutes ces tentatives ont été repoussées : les avions ennemis ont été maintenus bien au delà des lignes allemandes, et notre artillerie a pu faire son œuvre sans être gênée par eux.

Au cours de la journée, de nombreux combats aériens ont été livrés au-dessus des lignes ennemies. Six appareils ennemis ont été descendus, cinq autres ont été contraints d'atterrir avec de graves avaries; sept de nos avions ne sont pas rentrés.

3 juillet, 10 heures 15.

Un combat violent continue à se développer dans

des conditions avantageuses pour nous autour de La Boisselle; ce qui restait de troupes occupant cette localité a capitulé.

Sur d'autres points du champ de bataille, nous avons poussé nos progrès plus avant et nous nous sommes emparés de nouvelles défenses ennemies.

Communiqué belge

Vives actions d'artillerie sur le front belge, où des tirs de destruction ont été exécutés avec succès sur les positions allemandes de Driegraachten et à l'est de Steenstraete.

Violente lutte à coups de bombes dans la partie sud du secteur belge.

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

LES RUSSES PROGRESSENT à l'ouest de Kolomea et font encore 2.000 prisonniers

PETROGRAD, 2 juillet. — Communiqué du grand état-major.

Les troupes du général Letchinski, à la suite d'un combat acharné, ont enlevé d'assaut des positions ennemies dans la région à l'ouest de Kolomea. Elles ont fait jusqu'à présent près de 2.000 prisonniers appartenant à des contingents nouvellement amenés dans cette région.

La plupart de ces prisonniers étaient ivres. Sur le front de Volhynie, l'ennemi continue ses attaques acharnées.

Nous avons arrêté l'offensive des Allemands entre le Styr et le Stokhod, dans la région des villages de Keptchié et de Zabary.

Nous avons repoussé une série de nouvelles attaques ennemies dans la région du sud-ouest de Kisselino (Zebilno-Koschef), mettant en fuite des colonnes adverses en leur faisant subir des pertes effrayantes et massacrant en masse les soldats ennemis qui fuyaient et qui, appuyés de réserves, revenaient à la charge, mais étaient de nouveau rejetés.

Sur le front de Drinsk, et au sud de la région de Drinsk jusqu'aux marais de Pinsk, fusillade.

FRONT DU CAUCASE

À l'ouest de Platana, nos éléments, par une attaque heureuse, ont enlevé une chaîne de montagnes organisée par les Turcs, lesquels ont été rejetés au delà de la rivière Samsoun-Darassi, laissant de nombreux cadavres sur leur position.

Dans la direction de Goumischon, les Turcs ont tenté d'avancer vers le nord. Ils ont été refoulés par notre feu dans leurs tranchées de départ.

Dans la direction de Baibour, nos avant-gardes sont tombées pendant la nuit sur les derrières des Turcs, sur une hauteur dans la région de Vartanis.

En riposte au feu de l'ennemi, elles se sont lancées, d'une distance de cent pas, dans une attaque à la baïonnette.

Après avoir culbuté dans un précipice les Turcs qui étaient au sommet, nos éléments ont regagné indemnes leurs tranchées.

Un aéroplane turc a volé au-dessus d'Erzeroum. Dans la direction de Bagdad, région de Kertid, la poussée d'importantes forces ennemies continue.

Toutes les attaques allemandes sont victorieusement repoussées

PETROGRAD, 3 juillet. — Communiqué du grand état-major :

Au sud de Stodmed, les combats continuent sur un large front où l'ennemi profite de toutes les occasions pour lancer des attaques qu'il prononce avec une grande énergie.

Les combats qui se sont déroulés dans la région de Trystenn-Kiajo, au nord-est de Kisselin, dans la région sud du village de Vodiasan-Ovska, au sud-est d'Aisselin, ont reculé un acharnement particulier. Dans toutes ces attaques, nous avons repoussé l'adversaire.

Les Allemands, qui ont attaqué dans la région du village Zoubiloo, ont été mis en fuite. Nous avons fait des prisonniers.

Au nord des marais de Pinsk, la fusillade est devenue plus animée que de coutume par endroits.

Un aéroplane ennemi a jeté quelques bombes sur la gare de Morodetchu.

Dans la mer Noire, un de nos sous-marins a coulé près du Bosphore un grand voilier dont l'équipage descendu en chaloupe a été relâché.

FRONT DU CAUCASE

Dans la région est de la ville de Bayari, nos éléments ont enlevé par une attaque à l'improviste une série de hauteurs organisées par l'adversaire. Nous avons pris deux canons, une mitrailleuse et un lance-bombes.

De nombreux Turcs, par suite de leur résistance acharnée, ont été passés à la baïonnette. Les pertes de l'ennemi sont très lourdes.

L'héroïsme d'un bataillon russe

Dans un combat, le 30 juin, près du village de Valine, au sud du village de Koschef, un de nos bataillons a fait preuve d'une haute vaillance contre des forces allemandes numériquement supérieures. Ayant constaté la rupture de notre ligne, le commandant de bataillon, capitaine Roussouf, étant à cheval devant ses hommes, s'élança en avant, entraînant ses soldats, qui coururent après leur chef.

Dans l'attaque, le capitaine Roussouf fut grièvement blessé, mais le lieutenant Kotcherovsky reprit l'attaque fougueusement entamée. Au cours de la poursuite de l'ennemi délogé, le bataillon se heurta à des réserves adverses, dissimulées, fortes

de deux bataillons. Sans laisser à l'ennemi le temps de reprendre haleine, notre bataillon culbuta l'adversaire par une charge à la baïonnette impétueuse et le chassa jusque dans une forêt prochaine, couvrant le terrain d'un amas de cadavres ennemis.

Les officiers et les soldats montrèrent dans cette action un courage, une fougue et un sang-froid hors ligne.

Le vaillant capitaine Roussouf succomba à ses blessures.

Selon des nouvelles encore non contrôlées, le lieutenant Kotcherovsky, les commandants de compagnie sous-lieutenant Kroupski, Troppeter et l'adjudant Govbnia furent aussi blessés.

Les manœuvres germanophiles en Grèce et en Roumanie

Les manifestations scandaleuses auxquelles des officiers grecs se sont livrés à Salonique ont attiré immédiatement une réplique vigoureuse du général Sarrail. C'est la démonstration fournie par le fait que la proclamation de l'état de siège était une mesure indispensable. C'est aussi la preuve qu'il ne faut, ni en Grèce ni ailleurs, reculer même un jour devant le nécessaire. Toute hésitation, tout retard, peuvent se payer, et chèrement.

L'incident de Salonique n'a pas de gravité en lui-même. Mais il donne un aliment de plus à la campagne que mène contre l'Entente la presse de M. Gounaris. Il peut mettre les libéraux dans un certain embarras. Enfin, tout se passe comme si le coup avait été monté par des agents provocateurs, et le baron Schenk s'en sera certainement réjoui. Mais pourquoi le baron Schenk est-il encore à Athènes ? Et pourquoi y avait-il encore des officiers grecs à Salonique ? Tant que l'œuvre d'assainissement ne sera pas achevée en Grèce, l'Entente sera exposée à des surprises et à des désagréments.

Il y a eu aussi des incidents en Roumanie. Pour être d'une autre sorte, ils indiquent cependant que, là encore, les agents allemands sont au travail. Le meeting qui vient de se tenir à Bucarest pour protester contre la répression des troubles de Galatz est étrange. Il s'est terminé aux cris de : « A bas la guerre ! » Que vient faire là-dedans la guerre ? Et qui sont les « syndicalistes » qui ont organisé cette réunion ? Nous ne savons pas ce qu'on pense d'eux chez les conservateurs germanophiles ou à la légation d'Allemagne, mais nous ne serions pas étonnés qu'on en pensât du bien.

M. Bratiano a cru devoir donner satisfaction à ces syndicalistes énigmatiques. Il a fait remettre en liberté Rakovski, le fauteur des troubles de Galatz, et frappé le préfet et le procureur général qui avaient ordonné la répression. Assurément, M. Bratiano est seul juge de sa politique. Mais ne craint-il pas, par cette concession, d'avoir donné un signe de faiblesse ? Et ce même jeu d'équilibre, ne l'applique-t-il pas à sa politique extérieure, et non sans danger ? On distingue très bien la subtilité des calculs de M. Bratiano. Tout le monde sait (ou le sait même un peu trop) qu'il ne veut intervenir que trois mois avant la fin de la guerre. Trois mois juste !... A quelle montre est-il sûr d'entendre sonner cette heure-là ?

Jacques Balville

De sévères sanctions vont être prises par M. Zaimis

ATHÈNES, 3 juillet. — Le ministre de la Guerre a ordonné une enquête sur l'attaque dont a été l'objet le rédacteur du journal venizeliste *Rizopatis*, de Salonique.

Des sanctions seront prises contre les coupables.

M. Venizelos doit prononcer un discours-programme

ATHÈNES, 3 juillet. — Recevant une assez nombreuse délégation de commerçants et d'industriels athéniens, M. Venizelos a prononcé une allocution dans laquelle il a fait valoir les avantages de la paix, mais non d'une paix qui pourrait être préjudiciable à l'intégrité de la nation. « La Grèce, a-t-il dit, doit sympathiser avec l'Entente et n'avoir aucune relation d'amitié avec les Turcs et les Bulgares. Grâce aux puissances protectrices de la Grèce, nos libertés populaires ont été rétablies, et le chef de la majorité n'a pas pour mission de flatter la couronne. »

M. Venizelos a laissé entendre qu'il prononcera dans un délai très prochain un discours dans lequel il exposera son programme politique.

Choses d'Allemagne ... et d'Autriche

L'avance des Russes en Bukovine a remis sur le terrain la question autrichienne. Il faut, en général, de sanglantes batailles pour que l'attention publique veuille bien s'intéresser aux choses les plus intéressantes. Avant la guerre, j'ai eu souvent le regret de constater que même des personnalités importantes parlaient de l'Autriche à peu près comme les aveugles des couleurs. Je me rappelle une certaine conversation, en Angleterre, quinze jours avant la guerre, conversation dont j'ai gardé un souvenir inoubliable... et qui, je dois l'avouer, m'a quasiment désespéré.

On ignorait tout de l'empire austro-hongrois ; on ignorait qu'il possédait une marine, qu'il possédait une artillerie qui ont rendu les plus grands services aux Allemands ; on ignorait surtout les conditions politiques de la vie de cet empire : on s'étendait complaisamment sur ce fait qu'il est formé de races différentes. On ne réfléchissait pas que c'est pour cette raison même qu'il était dans les mains de l'Allemagne, laquelle Allemagne lui sert à peu près d'étai. Si, au lieu de mépriser l'Autriche, de la considérer comme un zéro, la France avait essayé de jouer ce rôle d'étai, avec l'aide de l'Angleterre et de la Russie, au lieu d'écouter les gens qui récitent des phrases toutes faites, au lieu de suivre cette politique d'avengement, il est probable que l'Allemagne se trouverait en présence de difficultés encore plus vastes.

Mais ne récriminons pas contre le passé, qui, en bonne politique, n'est jamais irréparable.

Toute la question actuelle est celle-ci : l'Allemagne sait-elle, pour vivre désormais, il lui faut former un empire unique, un empire austro-allemand-hongrois. L'Allemagne, comme elle fait toujours, commencera, au traité de paix, par accorder des concessions sur le dos de l'Autriche. Elle sacrifiera, le sourire sur les lèvres, des terrains qui ne lui appartiennent pas. Là-dessus, grande indignation de nos profonds politiques (vous savez : ceux qui n'ont rien vu ni su) et qui diront que l'Allemagne est immorale. Nous le savons. Mais c'est ici que l'action des Alliés doit se faire sentir ; je ne crois pas qu'il sera très difficile de pousser à l'Autriche qu'on lui fait les poches. Jusqu'à présent, on ne s'est jamais donné la peine de réfléchir aux conséquences d'une habile diplomatie alliée envers l'Autriche. La situation est plus simple qu'on croit : au fond, il nous est impossible de tolérer un empire austro-allemand ; également, il est impossible à l'Autriche de se passer d'étai. Or, son étai actuel veut la décapiter. Intervenons donc quand il faudra, et laissons de côté des préjugés qui ne riment à rien. Croyez bien que ce que je vous dis là n'est pas germé dans mon humble cerveau. C'est à Vienne même que j'ai entendu traiter de la question. Il y a des Autrichiens qui parlaient, avant la guerre, il y en a qui continuent de parler, il y en a même (et qui sont princes) qui se battent dans les rangs belges... Tous les Autrichiens ne disent pas « merci » aux Allemands... Le principal est de le savoir !

L'Inconnu.

EXCELSIOR

Le seul illustré quotidien // Le journal le plus littéraire

TOUT EST A VOIR -- TOUT EST A LIRE

Principaux collaborateurs :

LOUIS BERTRAND, MARCEL BOULENGER,
CIVIS, COLETTE, LUCIEN DESCAGES,
PAUL BOLLIVUS, GYP,
MYRIAM HARRY, ABEL BERNANT,
HENRI DE RÉGNIER, ETC.

Tous les Jours : En attendant... (P. Mille)
Tous les Jours : de 20 à 40 photographies
Le Jeudi : Les Pages de Madame.
Le Dimanche : L'Humour et la Guerre.

Les pages de FABIANO

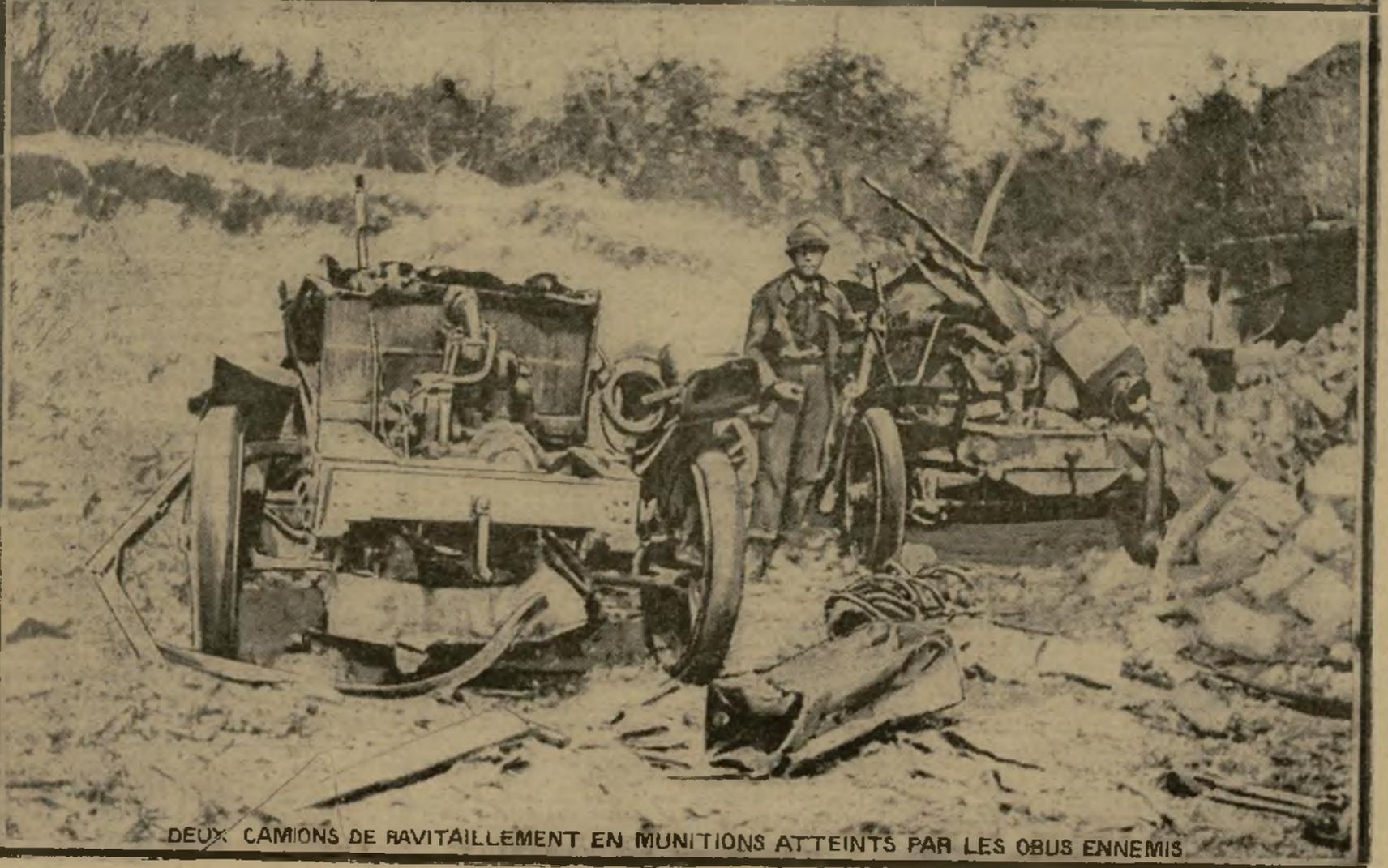
BENJAMIN RABIER
M. HUARD
BARRERE
ABEL TROCMET
MANFREDINI
CASTRO, ETC.

Les dessins de

Les automobilistes de Verdun à la peine et à l'honneur



APRES LA REMISE DES DÉCORATIONS LES AUTOMOBILISTES DÉFILENT LE MOUSQUETON SUR L'ÉPAULE



DEUX CAMIONS DE RAVITAILLEMENT EN MUNITIONS ATTEINTS PAR LES OBUS ENNEMIS

En adressant récemment encore un chaleureux ordre du jour aux automobilistes de Verdun, le généralissime avait voulu prouver que la France ne méconnaissait pas les services rendus par cette catégorie de soldats. Il y a quelques jours, délégué par le général Joffre, un officier supérieur s'est rendu dans une ville de l'Est, proche de la citadelle meusienne, et a remis des décorations à un certain nombre de ces mêmes automobilistes.

DERNIÈRE HEURE

L'offensive anglo-française et la presse allemande

AMSTERDAM, 3 juillet. — Les journaux allemands annoncent l'offensive anglo-française avec des machettes éperonnées.

La *Karlische Volkszeitung* parle de la difficulté de tenir les tranchées de première ligne en face de la grande énergie des attaquants.

Après avoir fait remarquer que l'ennemi n'a pas encore réussi à pousser le front allemand, le journal ajoute :

« Quoique l'Allemagne envisage les batailles futures avec confiance, l'heure actuelle comporte une grande signification, car elle est peut-être décisive. »

La *Gazette de Cologne* dit :

« La grande bataille de Champagne en automne dernier nous a appris avec quelles préparations imposantes l'état-major français élabore de telles entreprises et nous pouvons être certains que l'ennemi n'a rien oublié en ce qui concerne les moyens techniques pour arriver à percer nos lignes. »

« Durant sept jours, le feu de l'ennemi fut déversé sur nos tranchées et nos braves soldats accueillirent l'arrivée des colonnes d'assaut ennemies comme une délivrance. Ce sera seulement à quelques jours qu'il sera possible de se rendre compte jusqu'où l'attaque actuelle a conduit l'ennemi. »

Les exportations allemandes en Suisse continuent normalement

Bâle, 3 juillet. — Une certaine émotion a régné en ville lorsqu'on a appris samedi que la voie de l'Aisne était fermée au transit; mais, depuis, on sut que les arrivages avaient continué normalement par la ligne badoise, que la fermeture de la voie de la rive gauche n'avait rien à voir avec la note allemande au sujet du charbon et que c'était une mesure d'ordre militaire.

A titre de renseignements, voici le nombre de wagons de houille, de fer et d'acier entrés d'Allemagne en Suisse pendant la semaine écoulée : Dimanche 25 juin : 531 wagons de houille, 81 wagons de fer et 15 wagons d'acier ; lundi 26 juin : 1.281 de houille, 102 de fer et 18 d'acier ; mardi 27 juin : 928 de houille, 194 de fer et 2 d'acier ; mercredi 28 juin : 934 de houille, 81 de fer d'acier ; jeudi 29 juin : 931 de houille, 81 de fer et 23 d'acier ; vendredi les arrivages ont continué normalement par la voie de la rive droite du Rhin.

Les Allemands tirent sur leurs propres avions

BRUXELLES, 3 juillet. — Non loin de la frontière suisse, se trouve un poste allemand de canons anti-aériens commandé par un capitaine de génie. Celui-ci n'a pas eu d'avancement depuis le début de la guerre : il n'a même pas obtenu la Croix de Fer, pourtant distribuée sans parcimonie, car il n'a pas réussi à abattre un seul avion français. Ceux-ci cependant survolent le territoire ennemi en nombre considérable.

Aussi le capitaine avait-il juré d'avoir sa revanche et, avant-hier, il croyait bien la tenir enfin; l'air était calme lorsque le bruit d'un moteur aérien vint donner l'alarme au poste de surveillance. Peu après un avion était vaguement perceptible dans le ciel. Le pointage des canons fut effectué minutieusement, quatre coups partirent, l'oiseau est visiblement touché et se dirige vers à venir s'abattre à quelques mètres du poste.

« Je le tiens, ma Croix de Fer », s'exclame, joyeux, le capitaine.

Tous se précipitent, et l'on constate avec stupeur que l'oiseau abat un « Tanbe », (Radio).

Les pertes autrichiennes

BUCAREST, 3 juillet. — D'après le journal *Le Roumain*, le gouvernement autrichien a remis à l'ambassadeur d'Espagne à Vienne une note d'après laquelle 29.000 officiers austro-hongrois et environ un million de soldats étaient prisonniers en Russie. A ces chiffres il faut ajouter les 60.000 prisonniers autrichiens faits par les Serbes, les 40.000 faits par les Italiens ; enfin, l'armée autrichienne a perdu au moins deux millions d'hommes tués, morts de maladie ou invalides. Ainsi il apparaît que, de tous pays belligérants, c'est l'Autriche-Hongrie qui a subi les pertes les plus lourdes.

Les Italiens progressent dans la vallée de la Posina

ROME, 3 juillet. — Commandement suprême : Dans la zone de la vallée de l'Adige, l'ennemi, dans la journée d'hier, a bombardé intensément nos positions de Somvalle jusqu'au Pasubio. Quelques obus sont tombés sur Ala.

Notre artillerie a contrebalancé avec efficacité. Le combat de l'infanterie sur les pentes septentrionales du Pasubio continue avec une extrême violence.

Dans la vallée de la Posina, nous avons occupé un éperon au nord-ouest du mont Pruche, Molino, dans la vallée de Zara, Scatolari, dans le val du Freddo.

Les opérations continuent contre les points principaux de la défense ennemie, dans cette zone (Corno-del-Coston, Monte-Sabiggio et Monte-Cimone).

Sur le haut plateau d'Asiago, nous avons encore rejeté des groupes au delà de la pente nord du val d'Assa.

Sur le reste du front, un arrêt relatif est employé à organiser des moyens d'attaque, dans un terrain difficile.

Dans la vallée de la Brenta, rencontres de détachements sur les pentes de Monte-Civaron.

Nous avons infligé des pertes sensibles et fait des prisonniers à l'ennemi.

Dans la haute vallée du Boste et de Folla, intense action des artilleurs.

Sur le Carso, l'ennemi a attaqué, hier, nos nouvelles positions à Vest de Soltz ; il a été repoussé après un violent corps à corps.

Nos avions ont exécuté des incursions dans le val d'Assa et sont rentrés indemnes.

LE GOUVERNEMENT ANGLAIS ET LA DÉFENSE NATIONALE

UNE GRÈVE DE MÉCANICIENS enrayée par ordre

LONDRES, 3 juillet. — Le Bureau de la Presse communique la note suivante :

Cinq mille cinq cents mécaniciens des établissements Wickers s'étaient mis en grève le 26 juin, donnant pour raison de leur attitude l'adjonction de la main-d'œuvre non professionnelle. Les grévistes refusaient de reconnaître plus longtemps l'autorité de leur Comité syndicaliste qui leur recommandait de reprendre le travail. Après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, le gouvernement leur donna pour réintégrer les ateliers un délai de 10 heures, délai qui expirait vendredi dernier à 6 heures du soir.

Passé ce délai, des poursuites devaient être engagées contre les réfractaires, conformément à la loi spéciale sur la défense nationale votée en 1915.

Dans l'après-midi de vendredi, à 5 h. 30, tous les grévistes avaient repris le travail.

La responsabilité de lord Birrell dans les événements d'Irlande

LONDRES, 3 juillet. — La commission d'Irlande a estimé que lord Birrell avait encouru la responsabilité principale des derniers événements. La responsabilité du lord lieutenant d'Irlande est, par contre, entièrement déchargée. La commission a estimé que l'autorisation qui avait été donnée d'entraîner des recrues aurait dû être refusée. De même l'importation des armes eût dû être, conformément à la loi, sévèrement interdite. Enfin, on blâme la mollesse du gouvernement, hésitant à engager des poursuites contre les auteurs de la sédition.

La Hollande démobilise

AMSTERDAM, 3 juillet. — On télégraphie de La Haye au *Télégraph* :

« Les sous-officiers, caporaux et soldats de la landwehr, classe 1913, seront renvoyés le 7 juillet dans leurs foyers en petit congé illimité. »

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

MARSEILLE. — Les membres de la mission canadienne, comprenant des délégués du ministère du Commerce et des représentants économiques du Canada, sont arrivés, à midi, à Marseille, venant directement d'Arles.

LONDRES. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Moeris* (3.409 tonnes) a coulé. On n'a aucune nouvelle concernant l'équipage.

Un complot allemand aux Indes néerlandaises

AMSTERDAM, 3 juillet. — Le *Nieuws van den Dag van Nederlandisch Indie* (Les Nouvelles du jour des Pays Néerlandais Indes) (Les Nouvelles du jour des Pays Néerlandais Indes) contient des déclarations très importantes de témoins, telles qu'elles ont été consignées dans les procès-verbaux de l'assistant-résident de Buitenzorg, et la *Sarrajasesch Handelsblad* publie une série d'articles sur la propagande allemande aux Indes.

Les faits décrits par ces journaux sont les suivants :

« L'assistant-résident de Buitenzorg, guidé par un particulier hollandais, a ouvert une enquête secrète et est parvenu à recevoir les témoignages de 20 témoins indiens. De ceux-ci il résulte que les faits les plus graves ont été découverts à la charge de l'agitateur allemand Keil, de plusieurs autres Allemands, de quelques Indiens nobles, d'un régiment et de l'administration indonésoise du « Sarekat Islam ».

« Voici quelques-uns des faits principaux mis à la charge de ces personnes :

« A Tjgombong, a été tenue une grande réunion du Sarekat Islam, à laquelle assistait aussi l'Allemand Keil. A cette réunion il fut question d'une prochaine guerre de libération de Java, à la suite de laquelle Java deviendrait un royaume mahométan.

« L'Allemand Keil promit de fournir de l'argent et des armes. On distribua des « djimats » (amulettes), des morceaux de peau de chèvre portant des menaces de mort à l'adresse des autorités néerlandaises.

« Keil se présenta en costume turc dans le masjid de Buitenzorg et assista aux prières.

« L'heure de la révolte serait annoncée par la distribution de papillons de papier rouge ; le rouge signifie du sang.

« A cette réunion, ainsi qu'à d'autres, assistèrent des régents du centre de Java et de Batavia, ainsi qu'un grand nombre d'Allemands de Batavia.

« Keil déclara à un Hadji Hassan : « Tous les Hollandais seront expulsés d'ici. »

« Ce mouvement révolutionnaire avait des ramifications partout et des réunions nombreuses ont été tenues pendant plusieurs mois.

AU MAROC

Les opérations de police se poursuivent vigoureusement

MARABAT, 3 juillet. — Une colonne mobile, partie de Boudendid (Maroc oriental), a procédé à l'aménagement du nouveau poste de Rich, dans la vallée de l'Oued Kiz, près des routes conduisant de Ksar-Hillo et à Kasha-el-Maghzen. La colonne a quitté Rich le 26 juin, et est rentrée le 29 juin à Boudendid. L'installation du nouveau poste s'est effectuée sans incident.

Les groupes mobiles de Fez et de Taza, ayant fait leur jonction le 26 juin, ont poursuivi les opérations de répression contre les Beni-Ouzain et les Biala. Un vif combat a eu lieu le 24 sur l'Oued Bou-Safou ; une sanglante défaite a été infligée à l'ennemi qui a été poursuivi le lendemain en pleine montagne. Le 26 juin, les deux groupes mobiles se séparèrent ; le groupe de Taza pour aller achever de nettoyer la région, et le groupe de Fez pour aller reconnaître l'emplacement d'un nouveau poste de protection sur le front Fez-Seffrou.

Le groupe mobile des Meknes, opérant dans la région de Tarzout, s'est porté, le 23 juin, contre le campement du chef rebelle des Sidi-Raho, signalé à 15 kilomètres au sud de Tarzout, sur la route de Enzil à Kasha-el-Maghzen. Le campement canoné s'est replié précipitamment. Le groupe mobile s'est alors porté rapidement vers le sud afin de protéger les convois de ravitaillement. A Ahnis un vif combat d'arrière-garde a eu lieu. Les pertes ennemies ont été nombreuses ; plusieurs chefs ont été tués ou blessés. Le chef de la harka des Sidi-Raho, blessé, s'est enfui vers la Moulouya. La harka, privée de son chef, s'est dispersée et les notables rebelles se sont présentés au camp de Tarzout offrant leur soumission.

Le groupe a quitté Tarzout le 26 pour rejoindre le poste de Aikon le 28.

Dans la région Tadama-Zaim, une colonne mobile a procédé à l'ouest du poste de Beni-Mollal au nettoyage de la plaine du 21 au 26 juin. Au cours de ces opérations, plusieurs engagements heureux ont rejeté dans la montagne tous les contingents des tribus chleuh qui tentaient de déjouer les opérations. (Morocco.)

AVEC LES RUSSES VICTORIEUX EN GALICIE ET EN BUKOVINE



EN BUKOVINE, LES CUISINES ROULANTES RUSSSES RAVITAillent LA POPULATION



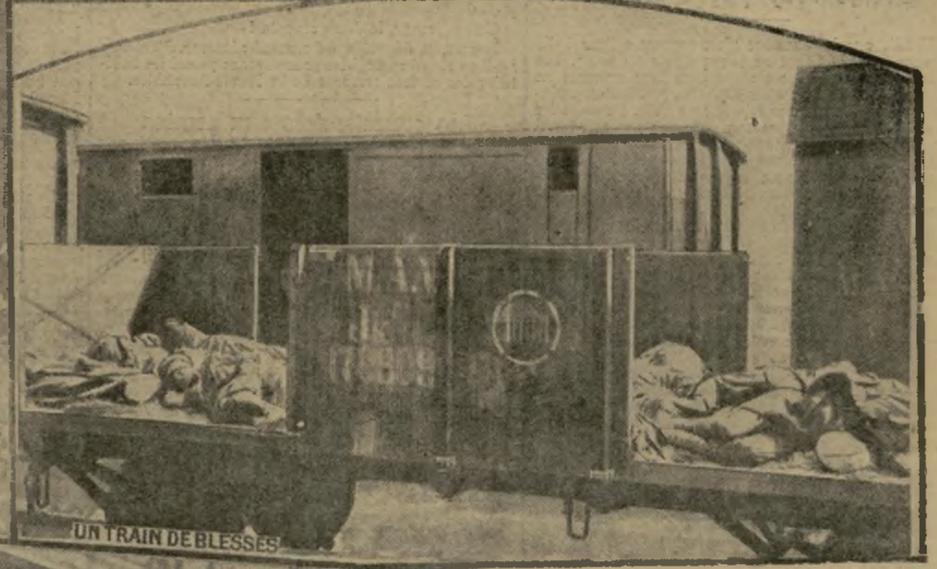
UN BLESSE RUSSSE REÇOIT LES SOINS D'UNE DAME DE LA CROIX-ROUGE



UNE PIÈCE D'ARTILLERIE EN ACTION



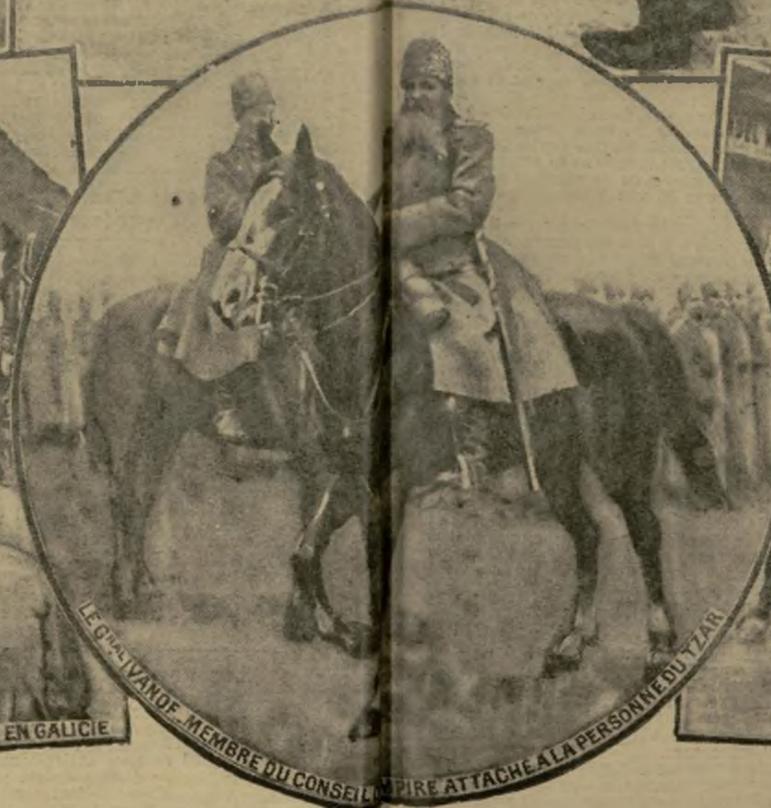
L'EXODE DES PAYSANS DE GALICIE



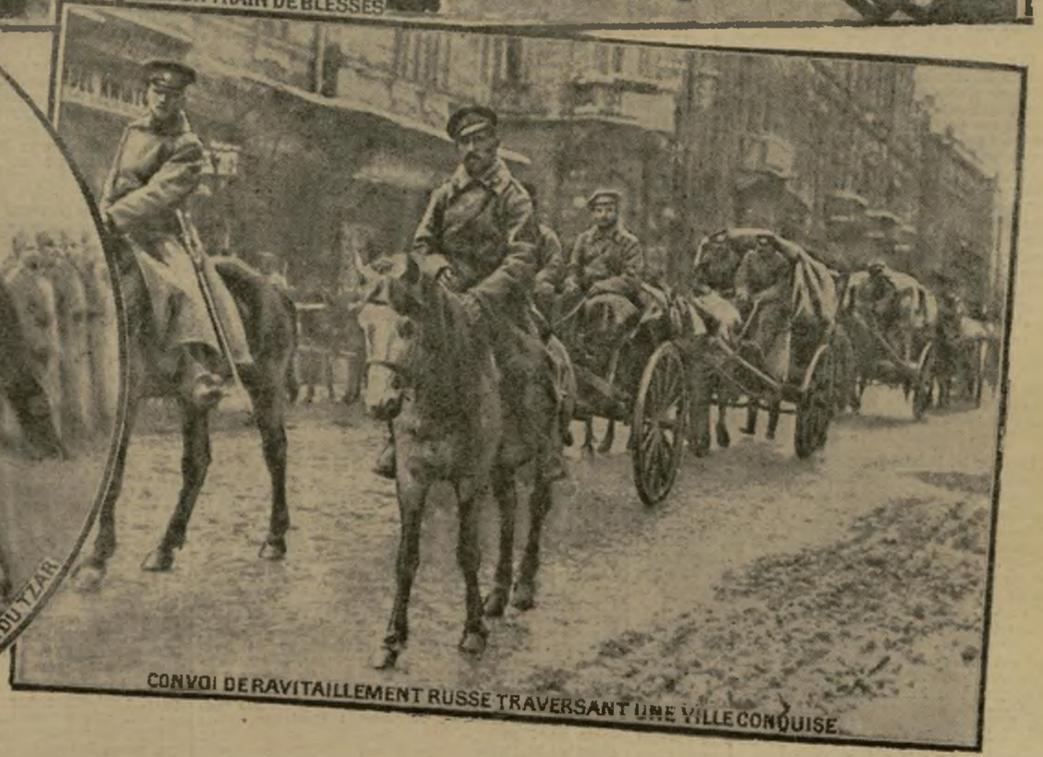
UN TRAIN DE BLESSES



OFFICIERS ALLEMANDS ET AUTRICHIENS AU POINT DE JONCTION DES DEUX ARMÉES EN GALICIE



LE GÉNÉRAL LETCHINSKY, MEMBRE DU CONSEIL IMPÉRIAL ATTACHÉ À LA PERSONNE DU Tzar



CONVOI DE RAVITAILLEMENT RUSSSE TRAVERSANT UNE VILLE CONQUISE

La situation sur le front oriental continue à être des plus satisfaisantes. Le général Letchinsky, jour sur jour, ajoute au nombre des prisonniers qu'il fait aux Austro-Allemands. L'irrésistible poussée de nos alliés a provoqué dans la population civile de la Galicie un mouvement d'exode vers l'Ouest. Beaucoup, néanmoins, se souvenant de la première « visite » des Russes, n'ont pas cru

devoir abandonner leur village où les envahisseurs, s'ils arrivés, leur donnent des preuves de leurs intentions fraternelles en les approvisionnant et en soignant leurs malades. En Volhynie, l'ennemi, selon le plus récent communiqué, s'obstine en de vaines attaques au cours desquelles il subit des pertes formidables.

Le Comité secret au Sénat s'ouvre aujourd'hui

Ainsi que nous l'avons annoncé samedi, c'est aujourd'hui que s'ouvrira au Sénat le débat du Comité secret, sur la situation diplomatique et militaire, qui doit s'engager à propos de l'interpellation de M. Bepinale.

En vue de ce débat, plusieurs groupes se sont réunis hier au Sénat. Le groupe de la Gauche démocratique radicale et radicale-socialiste a approuvé le questionnaire préparé par son bureau. Il a chargé celui-ci de le porter à la connaissance du gouvernement.

Le groupe de l'Union Républicaine s'était réuni pour examiner s'il n'y avait pas lieu d'ajourner la réunion du Sénat en Comité secret; mais, en raison de l'adhésion du président du Conseil, il a décidé de se rallier à la demande qui sera déposée aujourd'hui.

Devant leur porte fermée...

Tandis que la Chambre n'est souvent qu'une halle aux paroles, le Sénat se pique d'être un salon. Les dames qui honorent ses séances de leur présence ne sont pas, comme au Palais-Nobon, strictement maintenues dans les espaces laissés au public. Pendant les entrecartes, MM. les sénateurs qui leur ont fait honneur de cartes d'invitation peuvent les faire entrer dans les locaux réservés aux pères consorts, et notamment les conduire au buffet. Le chocolat y est excellent, chaud ou glacé, et les pâtisseries valent celles des meilleurs five o'clock.

Les hommes graves qui causent dans la galerie des bustes, lisent ou sommeillent dans la salle des conférences, soustraient avec ravissement au passage des robes frontonnières et des silhouettes parfumées; toujours il s'en trouve quelques-uns pour suivre le groupe et solliciter une présentation.

Dans la salle du buffet, on se croirait au milieu d'une soirée de bonne compagnie et à mille lieues des débats parlementaires.

Aussi, le Sénat a-t-il ses habituées beaucoup plus assidues que celles de la Chambre, et le Comité secret des sénateurs causera-t-il plus de déceptions féminines que n'en a causées le Comité secret des députés.

Il y eut, il y a quelques années, un sénateur qui jouissait de la sympathie de tous ses collègues parce qu'il ne se passait pas de séance sans qu'il n'eût à quitter à travers les salons quelques femmes jeunes et jolies. Dans la salle du buffet, les présentations se succédaient comme jadis à l'œil de Bœuf, et l'on entendait des conversations mondaines comme dans le salon le plus élégant.

Il s'appelait Aucouin, et, bien qu'il fût radical-socialiste et représentant du Midi, il était d'une rare recherche de tenue: il fut un des Français qui tentèrent d'acclimater chez nous le pantalon à ceinture latérale que porta un moment le prince de Galles. Empressons-nous d'ajouter que, quelque sénateur, il n'y réussit pas.

Il ne fut pas reçu par ses électeurs, et pendant plusieurs mois les salons du Sénat sembleraient vides. Un jour, M. Aucouin y reparut. Il avait quelque chose à demander à un collègue et il revenait timidement au Palais où il avait siégé. Ce fut le retour de l'enfant prodigue. — Eh! cher ami, que devenez-vous; on ne vous voit plus, pourquoi?... Parce que vous avez été battu... Bah! cela arrive à tout le monde... Mais ce n'est pas une raison... Vous savez bien que vous êtes ici chez vous. Allons, c'est entendu, on vous reverra... Et vous savez, vous pourrez amener des dames comme d'habitude.

M. Aucouin se laissa convaincre, revint d'abord de temps en temps, puis plus souvent; de nouveau, il mena des dames au buffet et un parfum flottait dans les salles austères du Luxembourg.

Lorsque M. Briand fut président du Conseil pour la première fois, sa personnalité inspira une vive curiosité aux dames de l'aristocratie qui s'intéressaient à la politique. On savait qu'il avait professé les opinions les plus avancées. Mais il avait fait une séparation de l'Eglise et de l'Etat des plus libérales, et depuis qu'il était au pouvoir il avait su rassurer les plus inquiètes. On voulait voir le monstre de près, savoir si sa voix était dans la conversation comme à la tribune: celle d'un charmeur.

A cet effet, chaque fois que le président du Conseil venait au Sénat, les femmes du faubourg y venaient en foule et s'efforçaient de se faire présenter à lui.

Leur introduction était en général le comte d'Alsace; jamais le Sénat n'avait en autant l'air d'un salon.

Le nom du comte d'Alsace aurait dû être souvent prononcé depuis le commencement de la guerre actuelle. En effet, ce fut lui qui, jadis, interpella le général André, alors ministre de la Guerre, sur le vide de nos garnisons de l'Est et le lamentable état de nos moyens de défense.

Le comte d'Alsace était alors député, et ce fut à la Chambre qu'eut lieu l'interpellation. Séance mémo-

nable. On écouta distraitement l'orateur qui disait: — Nos compagnies comptent quatre-vingts fusils, nos escadrons trente sabres; nos pontonniers sont vides, etc. Mais on fit silence quand le général André monta à la tribune et affirma le plus tranquillement du monde que tout cela était faux, que nos effectifs étaient ce qu'ils devaient être et nos magasins garnis de tout ce dont on avait besoin.

On applaudit le général et on lui vota presque des félicitations.

Deux ans après, nous allions à Algésiras, parce que, devant la menace du kaiser on avait bien été forcé d'avouer que nous n'étions pas prêts.

Un dernier fait tout à fait authentique méritera l'attention que le Sénatorium du Luxembourg exerce sur la curiosité féminine.

Un jour, un député entrecartant — il y en a — eut occasion d'engager la conversation avec une dame qui lui sembla d'esprit fort cultivé. Au moment de prendre congé, il lui dit: — Madame, je voudrais vous offrir un souvenir de notre rencontre. Mais je suis vraiment embarrassé... je ne sais ce qui serait digne de vous. Tenez, j'ai justement sur moi une carte d'entrée pour le Sénat, peut-être vous fera-t-elle plaisir.

Chose étrange, la dame accepta!

Depuis, le député a été nommé sénateur. Peut-être a-t-il retrouvé sa fugitive connaissance parmi les habituées des sévères tribunes de la Haute-Assemblée.

Les commissaires aux armées

La sous-commission du personnel de la commission de l'armée a adopté hier, sur l'organisation du contrôle parlementaire, un projet de règlement élaboré par MM. Renaudet et André Tardieu.

D'après ce projet, les membres de la délégation aux armées, au nombre de trente, seront nommés par la Chambre et choisis sur les listes établies par les groupes, listes contenant le double au moins des candidats auxquels ces groupes ont droit proportionnellement à leur importance numérique.

Dans le cas où les candidats désignés seraient mobilisés ou mobilisables, ils devront préalablement opter entre leurs fonctions militaires et leur mandat de délégué.

Le contrôle de la délégation permanente s'exercera dans la zone des armées. Les commissions conserveront leur droit d'envoyer des contrôleurs dans cette zone. Ceux-ci, toutefois, devront, pour exercer leur mandat, s'entendre préalablement avec les délégués nommés par la Chambre.

M. André Tardieu a été désigné comme rapporteur de ce projet qu'il soumettra à la commission de l'armée dans une de ses plus prochaines séances.

Nouvelles parlementaires

La naturalisation à rapporter

La commission de législation civile et criminelle a adopté, hier, le projet de loi modifiant la loi du 7 avril 1914, qui autorise le gouvernement à rapporter les décrets de naturalisation obtenus par d'anciens sujets de puissances en guerre avec la France.

A la commission de l'armée

La commission de l'armée a approuvé, hier, les conclusions de M. Voilin, rapporteur de la proposition de loi tendant à la limitation des bénéfices de guerre.

Elle a décidé de soumettre au ministre de la Guerre et au président du Conseil les résolutions dont elle a été saisie par M. Pasqual concernant le droit au chevron pour certains rapatriés, le droit de guerre ou le médaille des épaves pour une catégorie du personnel sanitaire rapatrié et le transport gratuit pour les femmes des prisonniers internés en Suisse.

Les loyers au Sénat

La commission sénatoriale des loyers a entendu hier M. Ribot, ministre des Finances, et M. Viviani, garde des Sceaux, sur les dispositions réservées au projet de loi. Un accord éphémère étant intervenu entre la commission et le gouvernement, la discussion en deuxième lecture commencera aujourd'hui.

"FRANCE-RUSSIE"

L'Association des « Amitiés Franco-Etrangères » vient de prendre l'initiative de fonder, sous le titre de: « France-Russie », une association ayant pour but le développement et l'amélioration des relations intellectuelles, économiques et politiques entre les deux pays alliés.

Le comité constitutif de cette nouvelle association, qui formera la section franco-russe des « Amitiés Franco-Etrangères », vient de se réunir sous la présidence de M. le sénateur Ed. Herriot. Il a décidé d'établir un organisme permanent d'action économique et intellectuelle entre la France et la Russie capable d'assurer, en toutes circonstances opportunes, la représentation et la défense de nos grands intérêts nationaux.

Sur la proposition de son président, le comité directeur a inscrit à l'ordre du jour de sa prochaine réunion les trois questions suivantes: enseignement du russe en France; échange d'enfants; création d'un office de placement.

Le siège de « France-Russie » est fixé 20, rue d'Aguesseau, Paris.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection « Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

De l'eau dans leur vin

Le discours imprévu d'un docteur-professeur aux étudiants berlinois.

L'infatigable pangermaniste, dogme de leur bon Allemand, commence à faiblir dans l'esprit même des intellectuels, c'est-à-dire de ceux qui, avec les Junkers et les officiers, devaient s'efforcer de la conserver parmi les masses.

On commence à voir de nombreux signes de résipiscence: les défections se suivent, timides ou bruyantes. Il y a des savants et des artistes qui, tout en affirmant leur patriotisme inaltérable et leur confiance dans la victoire des armées impériales, se libèrent ou, du moins, essaient de se libérer du vieux mensonge et de l'ancienne erreur.

Le geste n'est pas toujours désinvolte, ni franc; il trahit souvent une gêne honteuse. Mais, le chiffre de ceux qui cherchent l'alibi ou l'excuse pour demain, augmente considérablement.

Déjà le Dr Planck, un des 93 signataires de l'appel fameux, avait fait son mea culpa (1) auquel avaient souscrit trois de ses enseignants.

Un de ces trois, Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf, recteur et professeur de philologie à l'Université de Berlin, membre de l'Institut archéologique d'Athènes, n'a pas jugé suffisante son adhésion platonique à la lettre du professeur Planck. Il a cru devoir prononcer devant les étudiants berlinois, un discours qui a produit une certaine sensation.

« Avant la guerre, a-t-il dit, il existait une communauté scientifique qui s'étendait à tout l'univers. Nous avons proclamé, nous-mêmes, cette vérité, il y a cinq ans, à l'occasion de notre jubilé... »

« Faut-il que tout cela soit détruit? La patrie ne nous demande pas d'arracher de notre cœur, comme une mauvaise herbe, l'amour et la fidélité. Je garde aux hommes des pays ennemis, non seulement l'estime que je leur dois, mais aussi une amitié fidèle. »

« Je suis sûr que d'autres hommes, au delà des frontières, nourriront des sentiments identiques, même au sein de l'Institut de France qui m'a honorié. »

« Je sais, il en sera du *Commercium litterarium*, comme du commerce en général. Personne ne peut douter qu'après la guerre la force des choses ne rétablisse de nouveaux rapports d'affaires entre les peuples ennemis. Pour la même raison, la plupart des travaux scientifiques ne peuvent être menés à bonne fin sans le matériel de l'étranger. Il faudra tenir compte de cela. »

« Mais, ceci n'est que le côté extérieur de la question. L'amour de la science, la poursuite d'un idéal commun sont un feu divin, et, malgré tout, les cœurs qui brûlent de ce feu doivent se sentir unis. »

« Etes, messager des dieux auprès des hommes, saura rapprocher les âmes lorsque l'Amour sacré de la Patrie, n'exigera plus toutes les forces de notre corps et toute la tension de notre esprit. »

En lisant ce discours, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que M. von Wilamowitz-Moellendorf parle très bien.

Seulement, hélas! le feu divin auquel il fait allusion, est éteint depuis longtemps, et vainement les professeurs allemands essayeront de le rallumer aux brasiers de Louvain, de Reims et d'Ypres.

Dans de nombreux articles parus au lendemain de la déclaration de guerre, les doctores se sont réjouis d'être enfin délivrés « des mauvaises influences et des persévérantes ingénuités de l'étranger »; ils se déclaraient prêts à charger leurs épaules du poids d'une Kultur aussi nationale que nationaliste.

Pour eux, la guerre représentait seulement le triomphe absolu de cette Kultur et la destruction de celles des autres races.

Les faits ont démentit leurs prévisions et détruit leurs espoirs.

Nous ne chercherons donc pas, dans le geste du « Rector Magnificus », de l'Université de Berlin, ni dans celui de ses collègues, un repentir salutaire, et nous ne croirons pas à une Allemagne guérie tout à coup de ses égocismes agressifs, de ses vices mentaux et de ses congestions cérébrales.

Par contre, nous nous plairons à démêler la juste signification de cette résipiscence.

Vendredi dernier, à la Chambre des députés italienne, le socialiste officiel M. Treves, a tenu un long discours pacifiste:

« Que l'Italie — s'est écrié l'ami personnel des *Kameraden* allemands — veuille assumer aujourd'hui la mission pacificatrice qui lui appartient! Si l'Allemagne offre « généreusement » la paix, c'est pitié que... »

... elle commence à flairer la bastonnade! C'est dans cette interruption d'un député du centre, accueillie par les applaudissements amoués de toute la Chambre, qu'il faut chercher les causes de la nouvelle attitude de certains intellectuels allemands.

G.-G. Z.

(1) Excelsior du 29 avril 1916.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Au bout du monde

Leur navire, dans l'état des glaces, avait craqué comme une noisette. Depuis, avec les provisions sauvées, ils hivernaient sous des huttes de neige, dans l'attente du secours qu'une équipe, avec le dernier traîneau, était partie chercher dans les parages lointains, habités par des hommes. Le retour demandait plusieurs mois. Laig, le quartier-maître, avait calculé les rations pour la durée prévue. Si, au jour fixé, l'expédition n'était pas revenue, ils mourraient, simplement.

Ainsi, ensevelis dans la nuit polaire aux tranchantes étoiles, perdus et comme imperceptibles dans le chaos des glaces, ils avaient enduré stoïquement les basses températures qui semblaient minéraliser jusqu'à l'air, les brumes dans le néant desquelles disparaît même la silhouette de ce rigide univers, les ruées immenses de neige, les tempêtes monstrueuses et la solitude formidable. Enfin, après tant de souffrances, leur frêle existence recroquevillée autour de la faible lampe qui était leur foyer, le moment de la délivrance était près d'arriver.

Laig guettait le signal. Et tous, résignés jusque-là, se sentaient angoissés.

Durant leur longue attente, leur pensée avait suivi le détachement parti dans sa lutte contre les éléments, le froid, les crevasses béantes comme des mâchoires... Pourvu qu'il fût parvenu, que le secours revint à temps !

Et Laig guettait toujours.

L'été polaire, réapparu, semblait favorable. Un soleil terre-à-terre éclairait quelques heures le paysage de cristal dont les vastes miroirs et les prismes géants renvoyaient la lumière en facettes étincelantes, en gerbes d'arc-en-ciel. La glace se disloquait. De blancs châteaux forts croûtaient dans un coup de tonnerre. Sur le bras de mer proche, à demi délégué, la débâcle des grands icebergs majestueusement descendait; l'un d'eux parfois penchait, effondré brusquement dans une éruption de vagues et d'écume.

La passe allait être libre. C'était le moment ou jamais. Et Laig, d'avance, savourait l'évasion, le retour dans l'humanité, la joie du confort retrouvé dans les pays vivants, chauffés par le soleil, la joie du home, de la chère femme, la jolie Jenny... C'était aussi la gaieté des cités, le grouillement des foules, l'humanité débonnaire, l'alerte animation des civilisations heureuses.

Ainsi Laig se perdait dans son rêve, quand la brusque détonation d'un coup de fusil lointain le secoua tout entier.

— Le signal!... Le secours !

Il n'y avait pas à douter. Depuis longtemps, leurs munitions de chasse étaient épuisées... D'autres hommes, les hommes du salut, étaient là.

Tous, au bruit insolite, étaient sortis de la hutte. Près d'une joie sauvage, ils criaient :

— Hurrah !

Les bras brandis, ils appelaient de leur voix rauque. Quelques-uns dansaient, dans leurs fourrures, une danse d'ours irénétique. Et l'un d'eux s'exclama :

— Un canot !

Dans le bras de mer, en effet, à travers la flotte des icebergs, un canot se dirigeait vers eux. Et Laig, avec sa longue-vue, distinguait un homme qui, debout, agita un drapeau.

— Sauvés !

Ils allaient donc manger à leur faim, quitter ce monde effroyable, rentrer dans la vie douce, la paix, aux mains tendues, des humanités fraternelles.

Ils se précipitaient.

— Hurrah !

Déjà le canot abordait, des hommes s'embrassaient. On lançait des paquets, des boîtes, des journaux, des lettres même, qui depuis des mois les attendaient au bord du Pôle.

Et Laig, qui s'était jeté sur les journaux, avait peine à comprendre :

— Quoi ? la guerre ?... Ils sont en guerre là-bas ?

— Et furieusement, renseignaient les gens du canot. Tout le vieux continent est en feu. Les Allemands nous font une guerre de sauvages... Mais on la leur rend bien.

Et Laig, avidement, lisait.

La guerre, là-bas, dans les heureuses contrées, laissées par lui si calmes, guerre épouvantable qui heurtait les hommes par millions, dans le carnage, les incendies, toutes les atrocités raffinées d'une science devenue servante du meurtre... une guerre déchaînée par une clique féroce, poussant comme

une horde un peuple bestial et forcené... Cloaque de sang, charnier des races, tel était le monde que Laig rêvait joyeux, d'humanité souriante, dans son travail alerte. Monde plus hideux mille fois que le sombre Pôle même, aux sérénités implacables, aux forces inconscientes d'éléments, de farouche innocence en sa blanche roideur, sa majesté vierge et formidable !

Plus hideux, oui, le monde humain d'à présent, voulu par les barbares...

Voilà à quoi la race atroce alors employait la science, pour laquelle lui et ses compagnons courageusement se dévouaient, pour la beauté et l'élargissement de laquelle ils affrontaient les pires labeurs, à l'assaut du rude pôle !

Mais Laig n'était pas au bout de ses imprécations.

Une lettre, glissée dans le paquet, lui était remise, une lettre d'Angleterre... Et, l'ayant lue, Laig restait hagard, étouffant un rugissement, dans le désespoir déchirant qui lui arrachait des larmes.

Jenny... la chère femme!... Tuée... les deux jambes coupées!... Elle, si innocente!... Et cela en pleine Angleterre, par leurs monstrueux aéronauts... Jusqu'à la chérie, qu'il croyait si à l'abri dans le petit cottage, si heureuse, le cœur un peu gros seulement de sa longue absence... Tuée, massacrée !...

— Ah! Damnés assassins !...

— Allons, Laig, on part... Tu n'entends donc pas?... Tu restes ?...

Si, il entendait... Partir, oh! oui, partir... Comme il serrait les poings, eût voulu prendre les rames lui-même, fendre l'eau... et, dans le paquebot qui l'attendait, activer les chaudières, brûler le temps, l'espace, être là plus vite, là-bas, tout de suite, là où l'on tuait, où l'on se vengeait... savamment lui aussi, comme il saurait le faire, et froidement, pensait Laig avec un rictus, comme un homme qui revient du Pôle !

Henry Fèvre.

TRIBUNAUX

Au conseil des prudhommes

Une intéressante question de salaire est actuellement soumise au conseil des prudhommes. Avant la guerre, les ouvriers de la Compagnie parisienne de distribution d'électricité avaient droit à douze jours de congé payés par an. Une décision du préfet de la Seine ayant suspendu tous les congés pendant la durée des hostilités, la Compagnie suspendit les congés. Les ouvriers soutiennent avoir droit à un salaire supplémentaire correspondant aux jours de congé dont ils sont privés momentanément.

La Compagnie refuse en disant n'avoir pas à payer deux fois les salaires, la suspension des congés n'étant que le résultat d'un cas de force majeure. Le Syndicat objecte que les douze jours de congé ne sont point une faveur, mais un droit résultant de la convention passée en 1907 entre la Ville de Paris et la Compagnie.

L'accord n'ayant pu se faire, M. Passerieu, secrétaire du Syndicat des ouvriers électriciens, soumit, en son nom personnel, la différé au conseil des prudhommes en vue de résoudre cette question de principe. Il réclama, hier, à la Compagnie, par l'organe de M. Ducos de La Haulte, une somme de 178 francs, représentant le salaire des journées de congé dont il n'a pas profité pendant les années 1911 et 1915.

L'appoint à quatre semaines.

Un état civil pour 25 francs

Le soldat Andréline, du 106^e d'infanterie, depuis sa mobilisation a fait de nombreux séjours dans les hôpitaux. Au mois d'octobre 1915, étant à l'hôpital Ambroise Paré, à Rennes, il s'en évadait à la suite d'une inculpation de vol portée contre lui. Le déserteur vint se cacher à Paris où, en février, il achetait, à la porte de l'Assommoir, à Billancourt, un livret militaire que l'Arabe Ben Amari lui vendit 25 francs. Or, ce livret avait été volé au soldat René Gallot, détaché à l'Assommoir. Ainsi pourvu d'un nouvel état civil, le déserteur s'installa à Paris et à Gentilly. A la suite d'une série de cambriolages il fut arrêté par un sous-brigadier de la police judiciaire qui, par un singulier hasard, n'était autre que le beau-frère du véritable René Gallot.

M. Andréline comparait devant le deuxième conseil de guerre où, après plaidoirie de M. Bloch, il a été condamné à 2 ans de travaux publics.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

- La vie sociale | Les événements locaux
La vie artistique | La vie économique
Les procès importants | Les sports
Les accidents graves | Tous faits pittoresques

La question de la double campagne

Il est certain que le fait de compter double campagne le temps de service actuel aux militaires envoyés au Maroc ou sur d'autres points d'Afrique, tandis que les combattants de Verdun et de tout le front français ne l'ont que simple est au moins singulier.

Des réclamations à ce sujet se sont fait jour dans la presse et se sont traduites au Parlement par une proposition de loi tendant à accorder la double annuité à tous les officiers et soldats dans les zones d'opérations de guerre.

Rien de mieux, en principe; mais, à y regarder de près, la question soulève certaines observations. Celles-ci sont de deux sortes : d'application et de fond.

Quelle démarcation établir? La zone d'opérations de guerre sera-t-elle limitée au front de combat? Mais le champ de bataille se renouvelle constamment; il s'y opère un incessant va-et-vient; les troupes qui ont donné sont raménées en arrière. Le temps de campagne se calcule par jours, ce serait une inextricable comptabilité à tenir des mouvements d'unités et des circonstances particulières à chaque soldat. Si la zone est plus profonde, ce n'est plus des seuls combattants qu'il s'agit, comme pour le port des chevrons, et dans l'impossibilité de fixer des catégories, toutes devront avoir le même droit. Autant décréter tout de suite qu'il suffira d'être présent, à quelque titre que ce soit, dans les armées en campagne.

Quant au fond, il faut voir quel est l'objet du bénéfice de campagne. Que le compte en soit double ou simple, il n'acquiert pas, de ce fait, une valeur morale supérieure. Il ne peut être considéré que dans ses conséquences matérielles. Or, ici, il n'a d'intérêt que pour les militaires de carrière, officiers et sous-officiers, seulement pour ceux qui, à la fin de leur service, auront une pension de retraite; c'est dans la fixation de celle-ci qu'interviendront les majorations de campagne. Pour tous les autres militaires mobilisés, qui forment la grande majorité, l'avantage est purement illusoire. Alors que tous combattent avec le même héroïsme et que c'est la nation entière qui est sous les armes, si une telle inégalité de résultat est inévitable, du moins faut-il se garder de l'aggraver davantage.

Nos récompenses nationales de la Légion d'honneur et de la médaille militaire qui comportent des avantages pécuniaires et, après elles, la croix de guerre, demeurent le meilleur moyen d'honorer et de reconnaître les grands ou obscurs services rendus au pays; elles ont cette supériorité sur tout autre de pouvoir aller à tous et seulement à ceux qui les ont méritées.

La nécessité d'innover n'apparaît donc pas, et pour tout dire, si la double campagne n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer aujourd'hui.

L'institution remonte à 1831, c'est-à-dire à une époque où, dans une armée de métier, il était naturel d'encourager par des primes le goût d'aventures, et alors que l'insécurité de la navigation et l'inconnu des pays à conquérir donnaient à ces entreprises un caractère tout spécial.

De l'épopée de l'armée expéditionnaire de Constantinople en 1837 à nos jours, où l'on va de Paris à Alger en quarante-cinq heures, il y a loin; et ce n'est pas non plus une guerre coloniale que celle qui lève tout Français valide pour la défense du sol de la patrie.

Conclusion: l'abolition d'un privilège suranné serait plus indiquée que sa généralisation.

Commandant V.

L'emprunt de la Société du gaz

M. Ernest Caron a exposé hier, au Conseil Municipal, la situation délicate de la Société du Gaz de Paris, situation due à trois causes: 1^o à la continuation du paiement au personnel mobilisé des traitements et salaires; 2^o à la hausse du charbon; 3^o à la diminution de la consommation du gaz par le public.

Dans ces conditions, pour faire face à ce déficit, l'orateur a déposé et fait adopter par la première commission et la commission des emprunts un rapport concluant à autoriser la Société du Gaz de Paris à contracter un emprunt de 42 millions, pour la trésorerie de son exploitation. Après quoi la séance a été levée.

Le Conseil se réunira jeudi prochain, M. E.

Communiqués

Les anciens militaires de tous grades, qui ont servi au 106^e et 306^e régiments d'infanterie, ainsi qu'au territorial (soit avant, soit pendant la guerre), sont instamment priés de se trouver, le jeudi 6 juillet (anniversaire de Wagran) au siège social de l'Association Amicale des Anciens du 106^e, café du Delta, 17, boulevard Rochechouart, à Paris. But de la réunion: Réorganisation de la Société.

ECOLE FIGIER Boulevard Poissonnière, 19 Rue de Rivoli, 63 Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

En feuilletant les Revues

Détachons ces quelques passages du bel article que M. Jean Finot publie dans la Revue sous ce titre significatif : *Le vrai génie Russe et sa déformation allemande.*

Les calculs allemands étaient aussi faux à l'égard de la Russie qu'ils l'étaient en ce qui concerne la France, l'Italie ou l'Angleterre. L'influence germanique, de plus en plus envahissante, n'avait pas encore réussi à démentir toute résistance.

Lorsqu'on observe l'empire moscovite à la lumière que projette cette guerre, on tremble pour son sort à l'idée que celle-ci aurait pu lui être épargnée pendant une quinzaine d'années de plus. Heureusement, le malade couronné de Berlin veillait. En ouvrant les yeux du monde civilisé, il aura mis fin au cauchemar allemand.

Pour saisir la gravité du problème, de plus en plus menaçant, pour l'existence slave, il suffit de relever certains faits. Ils éclairent d'une façon lugubre la Russie d'avant la guerre. La pénétration allemande, si considérable dans tous les pays de l'Occident, n'a rien de comparable avec l'Empire des Tsars.

Une écité singulière a atteint sous ce rapport l'empire moscovite. Les colons allemands qui se sont installés en Pologne, de même que dans le Midi, y travaillaient ouvertement contre les intérêts de leur nouvelle patrie. Des bureaucrates imprévoyants facilitaient inconsciemment leurs agissements criminels. Les sociologues allemands, parmi les plus populaires, comme Karl Jentsch et plusieurs autres, développaient, dans leurs journaux, des projets subversifs, tendant à s'emparer paisiblement des terres russes et à les transformer en colonies prussiennes. Ils préconisaient l'achat des propriétés par des syndicats allemands. On devait les revendre ensuite aux colons germains, choisis parmi les plus intelligents. Ceux-ci devaient être suivis, dans leur *Drang nach Osten*, par le petit et le grand commerce. La haute banque allemande, qui a poussé des racines profondes en Russie, devait veiller, à son tour, sur leur sort. L'administration permettait aux colons d'avoir des armes, privilège qu'on refusait aux habitants russes. Ils recevaient, en outre, des visites de leurs amis allemands, naturellement des officiers, déguisés en civils, qui voyageaient sous prétexte de chasse. Ils envahissaient même le Caucase, accompagnés de leurs *Juäger* (chasseurs). Ceux-ci restaient d'ordinaire en Russie, et les mêmes officiers amenaient l'année suivante d'autres *Juäger*, qui augmentaient ainsi le nombre d'agents dévoués à l'Allemagne, en cas de guerre.

On comprend alors aisément la profusion des crimes dirigés contre la défense nationale russe, dans ces dernières années.

L'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Petersbourg s'arrogeait le privilège de contrôle sur la presse russe. La censure incartade dirigée contre Berlin était suivie d'avertissement ou de punition réclamés par le diplomate allemand. Et, naturellement, comme toujours, sans aucune réciprocité ! L'ambassadeur soutenait la thèse que les journaux de son pays étant libres, le gouvernement berlinois se trouve sous ce rapport désarmé. L'Allemagne voyait, par contre, derrière chaque article de la presse russe, le gouvernement de Saint-Petersbourg lui-même qui, ne voulant pas empêcher ces actes d'hostilité à l'égard de son pays, s'en rendait par cela même solidaire.

Lorsque, en 1898, le général Zolotarev, le célèbre professeur de l'École de Guerre de Saint-Petersbourg, s'attaqua aux privilèges abusifs des Allemands en Russie, il a failli être arrêté sur la demande de l'ambassade d'Allemagne. L'émotion qui s'empara de la capitale, a pu préserver le général de la responsabilité grave qu'il avait encourue en dénonçant le mal qui rongait sa patrie. Il s'est vu, quand même, obligé d'abandonner sa chaire et l'armée...

Dans la Revue des Deux Mondes, notre éminent collaborateur M. Louis Bertrand commence une magistrale étude sur l'Italie après un an de guerre.

Nous détachons du premier article qui vient de paraître dans le numéro du 1^{er} juillet cette page d'une haute éloquence :

De quelque côté qu'on ausculte l'opinion italienne, on ne perçoit aucun motif d'inquiétude. Les partis les plus puissants ou les plus jeunes et les plus riches d'avenir sont bien résolus à poursuivre la lutte. Les autres s'associent de leur mieux à l'entraînement général, et si, parfois, leur prudence pouvait nous paraître exagérée, leur dévouement absolu à l'intérêt de la patrie suffirait pour nous rassurer. Mais toutes ces nuances se fondent et s'harmonisent dans le sentiment populaire. On ne saurait trop le répéter : le peuple italien tout entier est avec nous.

Le dernier soir que j'ai passé à Rome, je méditais sur les impressions diverses, souvent incohérentes de mon voyage. Et à mesure que j'évoquais les visages, que je me rappelais les voix entendues, je sentais toutes les dissonances s'affaiblir et s'ordonner enfin en un concert unanime. C'était par un soir très doux du printemps. Je voulais saluer une dernière fois le Capitole, contempler encore les palais orangés découpant leurs nobles silhouettes sur l'azur velouté du ciel romain. La rampe majestueuse de l'Araceli était encombrée d'uniformes : culottes grises à liséré jaune de l'infanterie, chapeaux écarlates des bersagliers, éclatants comme de rouges coquelicots. Autour de la statue équestre de Marc-Aurèle, la main tendue en un geste d'apaisement, de protection et de honte, des troupiers assis par terre fumaient leurs pipes, commentaient les lettres arrivées du pays, causaient de la femme et des enfants laissés au foyer. D'un pas rapide, des ouvriers, rentrant du travail, traversaient la place. Tout était calme et joyeux. Malgré la présence insolite de tant de soldats, l'image de la guerre semblait bien lointaine. Personne ne paraissait y songer. Soudain une voiture découverte passa. Flanquée de sa gouvernante, une petite princesse de

la famille royale, très jolie et très sage, faisait sa promenade. On la reconnut. Des hommes se levèrent. Un mouvement de foule se porta vers elle. Les têtes se découvrirent, tandis que l'enfant, d'un petit geste de la main, répondait avec une grâce déjà souveraine. Elle disparut très vite.

Ce ne fut qu'un remous imperceptible, une minute d'agitation dans la béatitude de la flânerie. Déjà les bersagliers s'étaient rassés sous la statue du débonnaire empereur, les femmes et les bambins s'accouadaient de nouveau à la balustrade de l'escalier, s'amusant à regarder, dans leurs cages, les deux animaux symboliques du Capitole, l'Aigle et la Louve. Un peu plus bas, des étrangers arrêtés devant la stèle de marbre, où sont gravées les strophes lyriques de Carducci, déchiffraient la fameuse invocation à la Rome antique :

Et toi, de la Colline fautive, à travers le silencieux Forum, tu tends des bras marionnettes
A la fille libératrice,
Montrant les colonnes et les arcs de triomphe,
Les arcs de triomphe qui attendent de nouvelles victoires
Non plus de Rois, non plus de Césars,
Mais le triomphe, ô Peuple d'Italie,
Sur l'Age noir, sur l'Age barbare,
Sur les Monstres, — par lequel, avec une serene justice, tu affranchiras les nations.

Certes, parmi les soldats qui étaient là, nul ne se souciait de la stèle de marbre, aucun peut-être ne comprenait les vers de Carducci. Aucun de ceux qui devisaient tranquillement sous la statue de bronze ne voyait dans ce pacifique imperator le vainqueur de l'énorme Germanie. Et les femmes arrêtées devant les deux bêtes de proie, suivant d'un oeil curieux les évolutions de la Louve dans sa cage ou les sautilllements de l'Aigle sur son perchoir, ne devinaient que confusément leur caractère d'animaux sacrés. Mais je suis sûr que, dans tous les coeurs, l'appel à la gloire, lancé par le poète, avait des résonances profondes. Ils sont trop nombreux, trop vigoureux, trop environnés d'enfants, trop gonflés de jeune sève, pour n'avoir pas un frénétique appétit d'expansion et de conquête. Or, ces conquérants ont la haine des Monstres et des Barbares. Dans la lutte contre « l'Age noir », ils savent qu'ils ont tout près d'eux des alliés et des frères d'armes. Ils se tournent vers nous avec confiance, avec l'infaillible pressentiment que nos destinées sont communes et que le partage des périls n'est que le prélude d'un autre partage plus intime.

Le soir tombait dans un ciel limpide, sans un nuage. Et, devant ce crépuscule, annonciateur d'une journée radieuse, où se dressait la magnificence des édifices entourés de statues, je sentais non seulement respirer dans la conscience italienne les affirmations fraternelles du présent, mais se lever les promesses de l'avenir. — Idée de plus en plus impérieuse et précise de l'alliance déduite et de l'unité latine.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. M. la reine Alexandra, accompagnée par LL. AA. II. la grande-duchesse Georges de Russie et la princesse Nina, ont honoré de leur présence le concert donné chez sir Philippe Sassoon et organisé par l'Association des Dames de Londres pour les Marines. (New-York Herald.)

BIENFAISANCE

— A la matinée de bienfaisance donnée le vendredi 7 juillet chez Mme Gontier de Tury, présidente, 64, avenue Montaigne, pour le Paquet du Salut, se feront entendre : Mmes André, Héval, Hervé, Buisson, Lapeyrette, Marie Leconte, Lormont, Prévile, Valsamachi, MM. Allard, comte de Gabriel, Johannes Wolf (so francs le billet).

MARIAGES

— Le mariage de M. André Dupuy, attaché au ministère des Affaires étrangères, avec Mlle Yvonne d'Hambrès, fille du comte Roger d'Hambrès et de la comtesse née de Sauters de Freycinet, sera célébré prochainement en l'église Notre-Dame-des-Champs.

— De Londres, on annonce les fiançailles de miss Elizabeth Lloyd George, fille aînée de M. Lloyd George, ministre des Munitions, avec le capitaine Evans.

— En l'église Saint-Symphorien, à Versailles, le chanoine Perlat, archevêque de Tournai, a célébré, dans l'intimité, le mariage de M. Maurice Aubrus, avocat à la cour d'appel de Poitiers, sous-officier au front dans une ambulance divisionnaire, avec Mlle Marie Mirand-Devos, fille du capitaine Mirand-Devos.

DEUILS

Les obsèques de M. Gaston Mastera, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, commandeur de la Légion d'honneur, ont eu lieu hier, à midi, en l'église Saint-Germain-des-Près.

M. Ribot, ministre des Finances, s'était fait représenter par M. Lemée, son chef de cabinet ; M. Poincaré, chef du cabinet du ministre de l'Instruction publique, représentait M. Painlevé, et le capitaine Barbier représentait le général Roques, ministre de la Guerre.

L'inhumation a eu lieu au Père-Lachaise, dans le caveau de famille. Selon le désir exprimé par le défunt, aucun discours n'a été prononcé.

Nous apprenons la mort :

De Mme Pierre Lebon, femme du lieutenant Pierre Lebon, du 6^e d'artillerie, et fille de M. Emile Crozet-Fourneyron, ancien sénateur.

De M. Gustave Garat, commandant le 152^e régiment d'infanterie, mort pour la France le 20 mai dernier, âgé de cinquante-huit ans. Son régiment fut cité à l'ordre du jour.

De M. Gustave-Lucien Feignot, lieutenant au 57^e régiment d'artillerie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France à Boissettes (Seine-et-Marne), des suites d'une maladie contractée au front le 29 juin, âgé de trente-deux ans. Ses frères Georges, André et Remy Feignot sont tous trois morts au champ d'honneur et décorés de la croix de guerre.

De M. Jean-Ernest Bousallier, statuaire, directeur de l'École nationale des beaux-arts de Dijon.

De M. Amoury des Roches, capitaine au 1^{er} régiment d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France devant Verdun le 24 juin.

Les "vient de paraître"

La guerre et les neutres, par RENÉ MOULIN (Plon-Nourrit).

Nous avons tous ou beaucoup admiré les neutres pour leur impartialité et pour leur esprit fraternel à l'égard de nos blessés, ou beaucoup dit de mal d'eux pour leurs hésitations à se joindre à notre cause et leur rapacité au gain. Malgré la quotidienne information de la grande presse, une question aux dessous si complexes ne peut être envisagée avec netteté et justice par le grand public que s'il s'adresse à un « historien des neutres pendant la guerre » qui s'est donné pour objet de voir clair dans les âmes des pacifiques. On aura bien des surprises tel en suivant la courbe souvent changeante des sympathies ou des antipathies des neutres à notre égard. Cette étude pour une « psychologie des masses prudentes », bâtie sur des faits indéniables et sur des textes qui ne sauraient être démentis, corrigera dans le public bien des idées préconçues, en bien ou en mal, d'ailleurs, selon les cas, les pays et les périodes.

Journal d'une Parisienne pendant la guerre, par la baronne J. MICHAUD (Perrin).

Ce livre laisse une affreuse désillusion. En touchant sa dernière page, on s'aperçoit que l'on est encore qu'à la moitié, façon de parler qui revient à dire : « L'auteur a arrêté ses notes à la première année de guerre, et nous doit encore l'esprit, la verve et le mordant de ses calepins depuis le jour où elle a bouclé son premier volume jusqu'au jour où seront signés les traités. » Il y a beaucoup mieux, là, que les observations au jour le jour d'une Parisienne. C'est le livre d'une femme qui a vu bien des pays, qui a fréquenté bien des milieux aux quatre horizons de l'Europe, et qui sait les donner sur les événements des vues internationales du plus haut intérêt et souvent de la plus grande rareté documentaire. A notre sens, c'est précisément, en ce journal, ce qu'il y a d'extraterritorial, si l'on peut écrire, qui en fait le mérite très certain.

La femme et la guerre, par HENRI SPONT (Librairie Perrin).

Nos jeunes filles sont mal élevées, est-il assuré ici. Leur éducation est basée sur une erreur immense, sur un vieux préjugé, sur une tradition mauvaise selon laquelle « seul l'homme doit travailler ».

S'adressant aux mères françaises, M. Spont leur signale le péril d'un tel concept : péril pour l'individu, péril aussi pour la nation et pour la race. S'appuyant sur l'observation de vingt mois de guerre, il envisage la femme de la classe ouvrière, la jeune fille de la classe bourgeoise, après avoir étudié ce qu'est ou devrait être la femme dans la société moderne.

Bien que d'excellents conseils en ces pages et rien qui puisse brutaliser des convictions capables de s'adapter à un sain raisonnement et aux besoins de l'heure.

Les Elites sociales et le Sacerdoce, par HENRI LE FLOU, supérieur du séminaire français de Rome (Pierre Téqui).

L'auteur, en peu de pages, concentre l'un des problèmes fondamentaux sur lesquels médite l'Eglise, en notre temps : celui du sacerdoce et de la vocation ecclésiastique. Il est extrêmement intéressant de suivre sa pensée en cet exposé ou, après une vue générale de la situation, il commente la défection des classes dirigeantes, la pénurie des vocations sacerdotales et les résultats de ce fait dans l'Eglise et dans la société. On lira avec une curiosité toute particulière le dernier chapitre : « Belle époque pour entrer dans l'état ecclésiastique ».

Sainte Ode, par ALCANTER DE BRAHM (Bibliothèque des Poètes).

Une légende nationale de la vieille Alsace, trois actes, en vers ; elle a pour cadre le palais ducal de Hohenbourg, résidence des ducs d'Alsace, dans la seconde moitié du septième siècle. L'œuvre fut patiemment ciselée depuis 1911. Elle naît à l'heure qui convient. Il faudra la monter au théâtre de Mulhouse, et le plus tôt sera le mieux.

Les Allemands par eux-mêmes, anthologie par HENRI CLOUARD (Librairie Larousse).

« Les pages suivantes révéleront l'abîme que la nature elle-même (car il y a une bassesse d'âme proprement allemande) semble avoir voulu mettre entre la Kultur et la civilisation. »

Cet abîme apparaît, des premiers feuillets, d'une profondeur vertigineuse. Paroles de militaires et d'empereurs, des extraits, qui sont des aveux, de Goethe, de Heine, de Nietzsche, de Schopenhauer, des intellectuels qui signèrent le Manifeste, c'est plus qu'il n'en faut pour laisser le lecteur bien fier d'être Français.

Les Vertus triomphantes, par CARLOS LARONDE (Larousse).

Bravoure, énergie, élan, sang-froid, audace, initiative, finesse, sensibilité, bonne humeur, gravité, esprit de sacrifice, fraternité, humanité, tenacité, nos vertus enfin, illustrées par des faits de la guerre. C'est un livre de parfaite morale civique. Pourquoi ne nous en a-t-on pas fait de pareils lorsque nous avions dix ans, au lendemain de 1870 ?

La fin d'une Walkyrie, par M. DELLY (Plon).

C'est un roman qui nous transporte dans un milieu assez neuf, et sur un thème encore mal étudié, nous montre enfin, à travers une fiction, ce que fut en réalité, avant la guerre, l'œuvre hardie de pénétration germanique dans la société russe. Il y a là une amazone prussienne, virago boche, qu'il ne ferait pas bon rencontrer au coin d'un carnet de bal. Elle meurt, châtiée justement. Henri Gréville, expert en la « matière slave », eût aimé la fin de ce livre, son commencement sans doute, et peut-être même son milieu.

Le Coupe-Papier.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Vendredi, On ne badine pas avec l'amour était accompagné de les Deux Gloires. Le petit acte de M. Pierre Wolff, représenté au cours du Gala des Marins de France, — et regn depuis par le comité de lecture. — ne m'a guère plu, ja le confesse. Le choix du sujet me choque : le patriotisme aussi a sa pudeur. J'accorde que l'on nous montre un « poilu » sur le théâtre, mais avec infiniment de discrétion et seulement si sa présence est indispensable au développement d'une idée, j'admets une pièce inspirée par la guerre, à la condition que l'auteur, ayant trouvé des situations fortes, nous expose comment se comportent les caractères et les cœurs, comment se forment, se déforment et se transforment les passions sous l'influence des événements actuels. Qui dit pièce dit action; l'auteur nous conduit vers un but déterminé ou bien nous fait assister à l'évolution des sentiments de ses personnages sous la pression des actes qu'ils commettent ou de ceux dont ils subissent le contre-coup. Ici, rien de pareil. M. Pierre Wolff ne marche vers aucun dénouement; les caractères de ses héros ne se modifient en rien parce qu'il ne se passe rien! Voici le sujet :

Dans une mansarde, une mère attend son fils permissionnaire du front; elle prépare le couvert, aidée par une petite voisine avec qui elle cause un instant. Soudain, elle relit une lettre de l'absent; un invalide, médaillé de 1870, vieil ami de la famille, monte, comme tous les jours, aux nouvelles; la jeune « poilu » arrive à son tour, il a la médaille militaire et la croix de guerre; longues embrassades, tendres et glorieux propos. La petite voisine revient, elle apporte une fleur au soldat; on se met à table; le rideau tombe. Et voilà.

Qui, mais que se disent-ils pendant les vingt minutes que dure cet acte ? Cela est fort touchant, sans doute; vous en trouverez autant dans les journaux, ou mieux encore dans la simple conversation avec un combattant. Si bien qu'une pensée a surgi dans mon cerveau : j'ai songé à l'ancienne Comédie dell'arte des Italiens... Oui, je suis persuadé que les Deux Gloires, jouées « à un canevas », seraient beaucoup plus intéressantes. Féraudy, René Rocher, Mlle Dux — dans le rôle créé par Marie Jeanne Granier — et Mlle Bovy, improviseraient aisément, suivant les événements du jour, d'après une lettre, un récit, un compte rendu publié le matin même de la représentation! Rien, dans le scénario de M. Pierre Wolff, ne s'y oppose, et c'est là toute ma critique.

Dimanche soir : le Père Lebonnard. Qu'il est étrange le sort de la belle œuvre de M. Jean Aicard! Créé au Théâtre-Libre par Antoine, le 21 octobre 1889, le Père Lebonnard est joué pour la première fois à la Comédie-Française le 4 août 1904. Depuis cette date il est représenté tous les ans jusqu'en 1912; chaque fois, le succès est énorme, succès d'auteur dont le public souligne les idées, les paroles, succès des comédiens acclamés au cours des actes, rappelés avec enthousiasme aux baisers du rideau... et cependant la représentation du 28 mars 1912 — la dernière — n'était que la 51^e! Ainsi le Père Lebonnard s'est trouvé assimilé d'un seul coup, sans les solides assises d'une longue série, aux œuvres du répertoire de la Comédie! L'accueil chaleureux du public, dimanche soir, prouve qu'il mérite cet honneur.

L'interprétation est en partie nouvelle. Silvain, Mme Louise Silvain, et Thérèse Kolb conservent leurs rôles. Leitner appelée Deasonnes, mobilisée; il a toute l'ardeur d'un jeune homme s'il n'en présente plus l'aspect. Numa joue avec beaucoup de bonne grâce le marquis, où Louis Delaunay était supérieur. René Rocher succède à Debilly dans Robert Lebonnard; au début, il rappelle un peu trop Xavier Lecha; au quatrième acte, il traduit l'affreuse douleur qui déchire l'âme du pauvre enfant avec une étonnante sincérité.

Mlle Maille remplace Mlle Géniat; elle est charmante de jeunesse et de fraîcheur; tendre et câline avec son père, la nouvelle interprète de Jeanne Lebonnard a trouvé dans la grande scène du troisième acte des accents dont le vigneur m'a surpris et qui ont arraché à trois endroits de nombreux bravos; il y a chez Mlle Maille un désir, une volonté de bien faire qui, par moments, entraînent les spectateurs.

Pourquoi Mlle Guintini s'enlaidit-elle par sa coiffure et sa toilette? Elle serait excellente dans Blanche, où elle succède à Mlle Mitzy-Dalti, Clary et Révonne.

Mmes Louise Silvain et Thérèse Kolb sont parfaites. Quant à Silvain... quelqu'un me disait, après les ovations frénétiques du troisième acte : « C'est comme cela que jouait Frédérick Lemaître »

Emile Mas.

Le gala de l'Union Latine. — C'est aujourd'hui, à 20 heures précises, qu'aura lieu, au théâtre Mévisto, la grande soirée de gala de l'Union Latine, avec la concours des plus célèbres artistes.

Les souscriptions doivent être adressées soit à Mme Viviani, à l'Hôtel Biron 177, rue de Valenciennes, soit à Mlle Rachel Boyer, pavillon de l'Union des Arts (Champs-Élysées).

Le deuxième concert Francis Planté. — Il aura lieu aujourd'hui, à 8 h. 45, en la crypte de l'annexe de Saint-Monard-d'Évry. Les portes seront ouvertes à 2 heures et rigoureusement tenues fermées pendant l'exécution des morceaux. Premier accord à 3 heures trois précises.

Toutes précautions sont prises pour la parfaite aération de la salle.

Un concert à la Malmaison. — A 8 heures 1/2, dans le parc du château de la Malmaison, neuvième concert avec le concours de Mlle Colonna Romano, Mlle Camita et MM. André Allard, Rscout Vidal et J. Rivière.

MARDI 4 JUILLET

Comédie-Française. — A 8 h. 30, le Marquis de Priola. Opéra-Comique. — Jeudi, à 7 h. 30, Monon. Athénée. — A 8 h. 30, Louie (Dimanche, matinée). Apollo. — A 8 h. 15, les Saltimbanques. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 20, Mon Bébé. Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Château de la mort lente. Gymnase. — A 8 h. 45, la Charrette anglaise. Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, le Secret de Samson. Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la revue (dimanche, matinée). Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, le Chemineau (mardi, jeudi, samedi, dimanche). Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flamée (sauf lundi). Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Voleur de nuit (Sacha Guitry, Charlotte Lysès); Ou allons-nous ce soir? (Mat. jeudi et dim.) Renaissance. — A 8 h. 40, l'Hôtel du Libre Échange. Trianon-Lyrique. — A 8 heures, les 28 jours de Clarette. Variétés. — A 8 heures, Mademoiselle Ray-Scout. Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-66). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, spectacle de music-hall. Vingt vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les Noces sanglantes; l'Armée d'Orient. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Halliens). — De 2 heures à 11 heures, spectacle permanent. Omnia-Palace. — Papa Hulin (Krauss); Nétra (roman d'aventures); Magia (avec l'heure. Actualités militaires; les fusiliers marins, etc. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre. Tivoli-Cinéma. — La Jugu de l'oncle Ignace; la Villa du mirage.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL du 3 juillet 1916

Le ciel se couvre de nuages et la pluie nous menace à nouveau; toutefois la température reste douce. La Bourse est toujours peu fréquentée, et les affaires en Blés, en Farines et en Alcools sont nulles. Le commerce critique vivement la réglementation et le contrôle des grains et farines tels qu'ils viennent d'être publiés dans le Journal officiel.

L'Huile de lin est cotée 127 fr.; stock, 11.000 quintaux, contre 14.950 en 1915. L'Huile de colza vaut 152 fr.

On s'occupe aussi des Sucres, dont les livraisons par la commission des courtiers, au nombre de trente, se font régulièrement et dans la proportion de 35 à 40 0/0 des demandes exclusivement faites par les pâtisseries, les confiseurs et les fabricants de confitures, l'épicerie étant approvisionnée par sa Chambre syndicale. Paris fournit également Bordeaux.

Cote officielle des Métaux : Cuivre, 385 contre 390 la semaine précédente; Etain, 535 et 512,50 contre 540 et 550; Plomb, 92 et 92,50 contre 94 et 91,50; Zinc, 207,50 et 282,50 contre 215 et 285.

Sucres en hausse de 1 cent. à New-York; livrable ferme; stock à Paris, 26.894 sacs.

Aux Halles centrales, arrivages moins abondants, comme chaque lundi. Aussi les prix sont-ils maintenus très fermes sur les gros œufs, faibles sur les beurres, les légumes et les fruits. La cote officielle des Viandes ne subit que des variations peu sensibles; les arrivages sont irréguliers; ceux du porc, inférieurs à la moyenne, ce qui motive la hausse soutenue de cette qualité. Au dernier marché aux veaux de la Villette, il n'a été amené que 202 têtes et autant de vendues aux cours antérieurs : première qualité, 3,10; deuxième, 2,70; troisième, 2,20 le kilo; au poids vif, on cote le kilo de 1,35 à 2,01.

Fourrages : arrivages modérés; cours soutenus de blé 65 à 70 fr.; d'avoine 52 à 58; de seigle 42 à 48. Luzernes et foin vieux, rares; luzerne nouvelle premier choix, 70 à 72 fr.; deuxième, 65 à 69 fr. Sainfoin, 60 à 70 fr. suivant qualités. Le tout aux 104 balles dans Paris, sans frais compris.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

A Brest, le service des subsistances pour la marine fait appel à la concurrence en vue d'un traité de gré à gré pour une fourniture de viandes fraîches de boucherie, animaux vivants et foin. Durée du marché, trois mois. Les offres devront parvenir au chef du service des subsistances et de l'habillement, à Brest, au plus tard le 10 juillet 1916. Le bureau des subsistances de Paris, au ministère de la Marine, fournit également de plus amples renseignements.

MÉTAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 101, liv. 2 mois 100; électrolytique, 131; étain, comptant 173 1/2, liv. 3 mois 175 1/4; plomb anglais, 30 1/4; zinc, compt. 58; argent, l'once 51 gr. 4.035, 31 d. 7/16.

La Bourse de Paris DU LUNDI 3 JUILLET

Les deux jours de chômage hebdomadaire du marché ont été cette semaine très profitables, car ils lui ont permis d'effectuer sa réouverture sur une impression excellente, en raison des communications encourageantes publiées dans l'antre-temps.

Nos ventes se sont inscrites en tête du mouvement, le 3 0/0 et le 5 0/0 gagnant respectivement 9 fr. 20. Parmi les emprunts étrangers, l'Extérieur espagnol passa de 88,85 à 99,30 sur des achats suivis pour compte de la péninsule. Aux banques, grande fermeté de la Banque de France, accrochant une fois de plus le cours rond de 3.000 et regagnant ainsi le prix de son coupon précédemment détaché; Crédit Foncier 480; Mobilier, 339; Compagnie Algérienne, 1.150. Chemins de fer indécis; Nord, 1.443; Lyon, 1.075. Cuprifères calmes; Rio, 1.760. Par ailleurs, le Suez fait 4.400; Métro, 440; Nord-Sud, 192; Omnibus, 440. Enfin, en clôture, les industrielles russes sont bien disposées; Maltzoff, 598; Toula, 1.962; Bakou, 1.342.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,13 1/2; Suisse, 112; Amsterdam, 243 1/2; Pétersbourg, 151 1/2; New-York, 191; Italie, 92 1/2; Barcelone, 601.

LES SPORTS

CYCLISME

La Roue d'Or à Lyon. — Le comité lyonnais de l'U.V.F. a fait courir dimanche la Roue d'Or, au vélodrome Tête-d'Or, sur 200 kilomètres. Cette épreuve, arrêtée après le deux centième tour de piste par la pluie, fut reprise après une heure et demie d'interruption. Résultats :

1. Guiraud-Lugnet, 2. Lavabade-Druz, 3. Casas-Seydoux, 4. Clécere-Bridoux, 5. Ali Neffati-Samy, 6. Amary-Grenier.

L'équipe gagnante a effectué les 200 kilomètres en 5 h. 32 m., et l'équipe deuxième les derniers 200 mètres en 14 secondes.

On peut attribuer la défaite d'Ali Neffati, vainqueur de la Roue d'Or à Paris, à une pénalisation quelque peu rigoureuse.

Le Championnat de l'U.V. du IX. — L'U.V.IX a fait disputer dimanche son championnat annuel sur le parcours Montgeron-Fontainebleau et retour (90 kil.). Résultats :

1. J. Paulo Mayer, en 2 h. 31 m.; 2. Mullet, en 2 h. 3 m.; 3. Pierron, à une demi-longueur; 4. H. Morel, en 2 h. 40 m.; 5. A. Rosnet, en 2 h. 40 m.; 6. Dollois, en 2 h. 49 m.; 7. Bourgeois, 8. Girard, 9. Gostem, 10. Couillot, etc.

NATATION

Les Championnats interscolaires. — Dimanche matin, en Seine, aux bains Deligny, l'U.S.F.S.A. organisait les Championnats de France interscolaires de natation. Voici les résultats :

60 m. juniors : 1. d'Aulan et Roy, ex æquo (Collège de Normandie). — 100 mètres : 1. Mayaud (Condorcet), en 1 m. 36 s. 1/5; 2. Lacassade (Collège de Normandie), 3. Le Bret, etc. — 300 mètres : 1. Mayaud (Condorcet), en 6 m. 1 s. 4/5; 2. Le Bret, 3. de Francony, etc. — Plongeurs : 1. Mayaud, 25 points; 2. de Francony (École Alsacienne), 24 points, etc. — Course de relais, 150 mètres : 1. Collège de Normandie (d'Aulan, Roy, Lacassade), 2. Ecole Bréguet, 3. Lycée Condorcet, etc.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT. Recommandé spécialement aux CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc. Dans Toutes les Pharmacies. VENTE EN GROS: 8 RUE VIVENNE, PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Stations thermales et montagnes d'Auvergne. — Le réseau d'Orléans dessert, avec les départements du Puy-de-Dôme et du Cantal, les plus belles courées de l'Auvergne.

Il existe, dans ces régions, de grandes stations thermales ou climatiques : La Bourboule, le Mont-Dore, Saint-Nectaire, Royat, Vichy-Cèdre, Le Lioran (hôtel édifié par la Compagnie d'Orléans). Ces stations peuvent se comparer avantageusement pour leurs eaux aux plus réputées de l'Allemagne et de l'Autriche; ce sont en même temps des centres de tourisme de premier ordre. Les vallées sont fraîches, gracieuses, et les volcans en activité il y a des milliers de siècles et ont laissé les restes les plus curieux; les monts d'Auvergne aux cimes arrondies se prêtent à de superbes et peu fatigantes ascensions : Puy de Sanry, point culminant de la France centrale (1.866 m.), Plomb du Cantal (1.858 m.), Puy Mary (1.287 m.), etc.

Comme complément d'excursions en Auvergne, il faut visiter les gorges du Tarn, formées par de gigantesques murailles, entre lesquelles on descend en barque, et qui comptent parmi les merveilles naturelles de la France.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Billets de famille pour les vacances. — Comme les années précédentes, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat fait délivrer pour un point quelconque de son réseau, aux familles composées d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs dont les prix comportent une réduction très appréciable sur ceux des billets ordinaires.

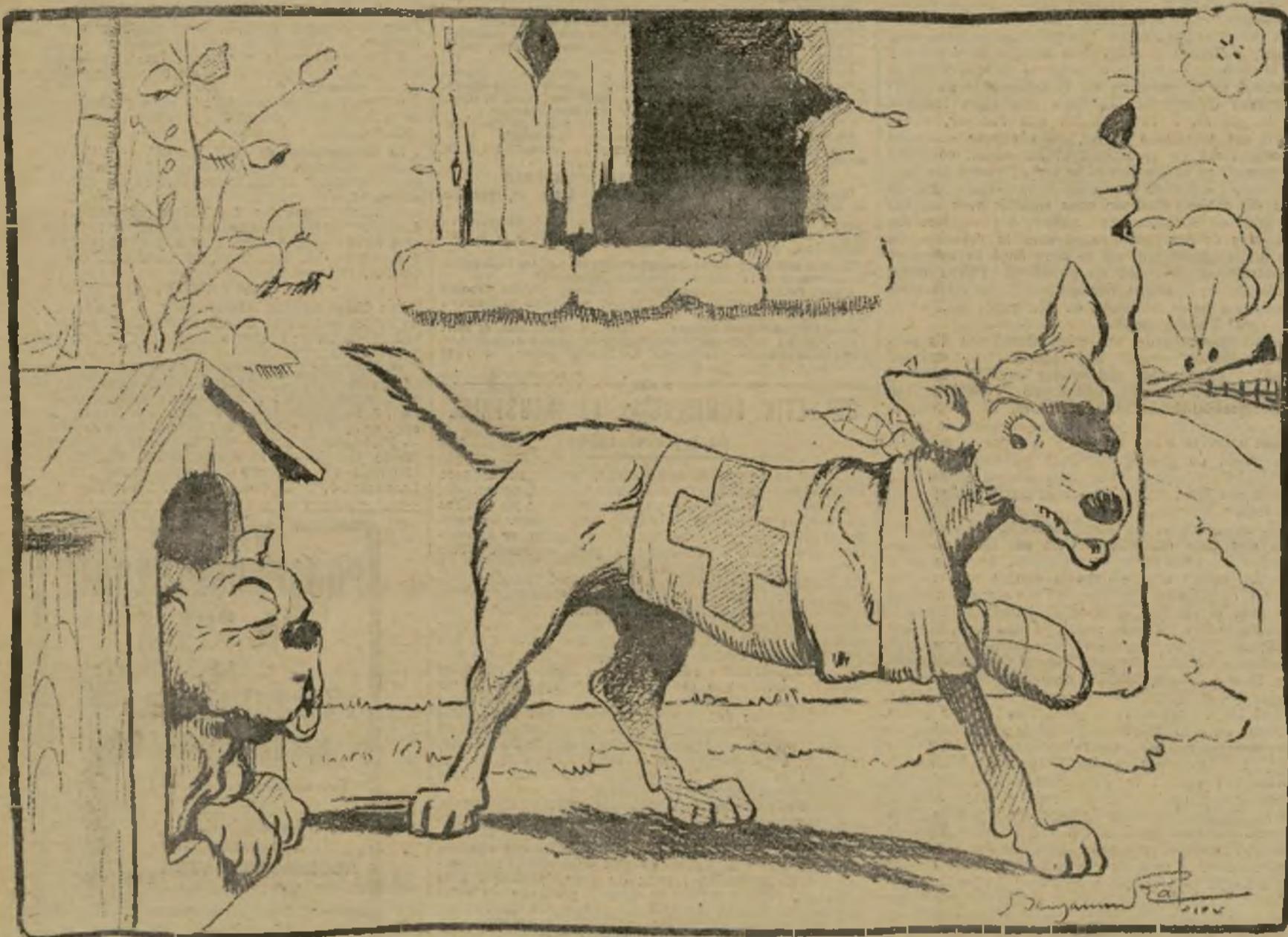
L'émission de ces billets, dite billets de famille pour les vacances, dès à présent autorisée de et pour toutes les gares du réseau de l'Etat, sera continuée jusqu'au 30 septembre et tous les billets délivrés à partir du 15 juin seront valables uniformément au retour jusqu'au 5 novembre.

Le prix total d'un billet collectif de famille s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires au tarif plein pour les deux premières personnes le prix d'un de ces billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes, ce qui permet, par exemple, à une famille de cinq personnes, de bénéficier d'une réduction de 40 0/0 sur le tarif ordinaire.

Signalons également que le chef de famille peut être autorisé à effectuer le voyage isolément, à la condition qu'il en fasse la demande au même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est remis un coupon spécial pour l'aller et le retour.

Enfin, il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet de famille et en même temps que ce billet une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire est admis à voyager isolément, à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

UN BRAVE, par BENJAMIN RABIER



-- Tu retournes là-bas ?...

-- Dame !... J'ai encore bon pied, bon œil...

FRUILLETON D'EXCELSIOR DU 4 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR MAURICE LANDAY

CHAPITRE XIV

Le domaine de Joë Bradway

— Espérance !... Espérance !... Je suis en train de vivre la plus belle heure de ma vie !...

— Moi aussi, maître... votre bonheur est le mien... comme vos douleurs sont miennes...

Bradway quittant sa place d'un bond vint à son compagnon, lui saisit les mains et ajouta, la gorge mouillée de larmes :

— Nous sommes les maîtres, après Dieu, au sein de cet élément de mystère et de mort... Remercions Dieu !...

Les deux hommes tombèrent à genoux. Avec une ferveur touchante, ils se signèrent et récitèrent une courte prière...

Après quoi, fébriles, de toute la joie ressentie en ces minutes, pour eux si solennelles, ils revinrent au hublot, relevèrent le volet d'acier.

Bradway tira, de toutes ses forces, sur une commande : la nuit se fit alors, entièrement, sur l'épais cristal de l'œil mystérieux.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Une fois que le store vert eut été placé sur le hublot, Bradway passant son bras sous celui de son unique confident, l'entraîna vers la petite pièce où se trouvait le tableau électrique...

Un quart d'heure après, les deux hommes remontèrent l'escalier qui, de l'entrée du hangar, conduisait à la surface de l'île...

D'un geste de la main, Bradway releva les sentinelles de leur faction.

Lorsqu'elles se furent perdues dans la nuit de la large allée qui menait du bâtiment dans l'intérieur de l'île, Bradway se pencha à l'oreille d'Espérance et dit, dans un souffle :

— Il nous en faut dix semblables... Combien de temps demandes-tu pour les construire ?

— Deux mois...

Alors, d'une voix farouche Bradway mâchonna : — C'est deux mois de crimes que nous accordons aux assassins du kaiser... Deux mois de crimes qu'ils paieront de mille supplices !...

A grands pas, il se dirigea vers l'endroit de l'île où se trouvaient ses ateliers souterrains auxquels on accédait par un puits de mine...

Arrivé devant la benne, près de laquelle se tenait un homme qui, en apercevant Bradway, se prosterna jusqu'à terre, notre Anglais fit passer Espérance devant lui, le poussa dans l'étroite Cage de fer, y pénétra à son tour et donna le signal de la descente...

Dix secondes ne s'étaient pas écoulées que les deux hommes franchissaient le seuil des ateliers secrets des Forges et Aciéries de Pottow.

Le hall principal — long de soixante mètres environ, large de vingt tout au plus — dans lequel Bradway et Espérance venaient d'entrer, offrait, à cette heure nocturne, un aspect de véritable enfer de flamme et de métal.

Des fours Martin, au nombre de trois, coulaient une lave en fusion qui se répandait avec un bruit de gréaillement follement impressionnant, dans les moules où le flot d'acier se changeait en membranes de formes bizarres, en plaques de blindages...

Autour de ces creusets monumentaux, des hommes, à moitié nus, couraient, gesticulaient, se dépensaient avec une fièvre, une ardeur qui disait le cœur qu'ils mettaient à remplir la mission à eux confiée par le protégé de sir Argirl.

Ces mouches laborieuses, ces pygmées humains, manœuvraient au nombre d'une centaine environ autour des fours, des laminoirs, des presses hydrauliques de tous tonnages et de toutes dimensions.

Lorsque leurs regards se croisaient avec celui de l'Anglais, leurs faces ravagées de fatigue et brûlées de tous les feux d'une fièvre généreuse s'illuminaient, reflétaient la joie de leur âme, l'enthousiasme de leurs cœurs jadis tenaillés par les passions humaines...

Un seul regard de Bradway leur faisait oublier le martyre qu'ils subissaient en cet antre brûlant. La présence de leur maître au milieu d'eux décuplait leurs forces, un instant hésitantes.

Ils se redressaient d'un coup de reins, courbaient le corps dans une attitude de presque désespoir. De là qu'ils lançaient à la vie, à la souffrance, aux misères dont ils n'étaient plus qu'à demi la proie.

Bradway, silencieux et impénétrable, marchait à pas lents au milieu de ces fourmis jamais lassées. Ses yeux voyaient tout... Son regard fouillait tout : coins, recoins et conscience...

Ayant attendu que les coulées soient terminées, lorsqu'un arrêt dans le travail lui parut sans danger pour la bonne exécution des tâches ordonnées, il monta sur une petite plate-forme qui se

Le "Flag Day" — le jour du drapeau — à Washington



LES ENFANTS DES ÉCOLES PORTEURS DU DRAPEAU NATIONAL



M. WILSON ET SA FEMME
ASSISTENT DE LEUR TRIBUNE AU DÉFILE DU CORTÈGE



LE DÉFILE DES FEMMES DANS L'AVENUE DE PENNSYLVANIE

Pour la première fois depuis cinquante ans, un président de la République américaine a participé en personne à la fête annuelle du Flag Day où de longs cortèges défilent dans Washington, chaque participant portant un petit emblème national dont, ce jour-là, est célébré l'anniversaire d'adoption. Un imposant bataillon féminin s'est joint à la manifestation patriotique, ainsi que de nombreuses compagnies d'enfants des établissements scolaires.